

By...
FROM
CITY PASSENGER OFFICE
CANADIAN PACIFIC RY.
141-143 St. James St.
MONTREAL, Que.

ARNOLD J. TOYNBEE.

LES MASSACRES ARMÉNIENS.

Hamp

PREFACE

PAR

LORD BRYCE.

JAN 10 1973

CARTE
D'ASIE MINEURE
OÙ
LES MASSACRES ONT EU LIEU.





Chaque ville, marquée sur cette carte, à l'exception des tions, ou de massacres, ou des deux, entre les mois d'avril et Les neuf villes qui sont soulignées avaient été choisies, siraient à y arriver, veritables antichambres, de la mort.

* Dimotika, Malgara, et Keshan, en Thrace, sont trop à l'ouest



quize qui sont entre parenthèses, a été le théâtre de déportation, novembre, 1915.*

comme lieux de déportation pour les Arméniens qui réussirent à s'enfuir. Ces lieux ne sont pas indiqués sur la carte, mais l'on doit les ajouter à la liste.

TABLE DES MATIÈRES.

	PAGE.
INTRODUCTION PAR LORD BRYCE ...	9
I.—L'ARMÉNIE AVANT LES MASSACRES ...	21
II.—LE PLAN DES MASSACRES	30
III.—LE CHEMIN DE LA MORT	46
IV.—LA FIN DU VOYAGE	66
V.—FAUSSES EXCUSES	86
VI.—CYNISME DANS LE CRIME	104
VII.—LE MARTYROLOGE	124
VIII.—ATTITUDE DE L'ALLEMAGNE	138
APPENDICE	151

INTRODUCTION

PAR

LORD BRYCE.*

Le gouvernement britannique n'ayant pu obtenir naturellement,—sauf d'un ou deux côtés, comme par exemple du consul d'Angleterre à Tiflis cité par Lord Cromer,—des récits officiels sur ce qui s'est passé en Arménie et en Turquie d'Asie, je crois de mon devoir de publier quelques renseignements qui me sont parvenus de différentes sources. Ces sources, j'y peux ajouter foi, bien que pour des raisons évidentes je ne puisse, en donnant leur nom ici, mettre la vie de mes correspondants en danger. Les récits des massacres me sont parvenus de différents côtés, mais ils s'accordent tous sur les points essentiels, et en réalité ils se confirment les uns les autres. Le temps est passé où la publicité accordée à de tels faits pouvait nuire à la cause que nous avons à cœur; et plus au contraire on donnera de publicité à de tels

* La version que nous imprimons ici est la révision faite par Lord Bryce lui-même de son discours prononcé à la Chambre des Lords, le 6 octobre 1915.

événements, mieux cela vaudra, car c'est la seule façon qui existe d'arrêter les massacres, s'il reste encore quelques Arméniens à massacrer.

Je regrette de dire que les renseignements qui me sont parvenus de plusieurs sources tendent à montrer que le nombre de ceux qui ont péri des différentes façons dont je parlerai est fort considérable. On a estimé qu'il se montait au chiffre de 800,000 personnes ; bien que j'espère que ce chiffre dépasse la réalité, je ne puis oser déclarer qu'il est incroyable. Il n'y a pas d'exemple dans l'histoire d'un tel massacre dans le pays qui s'étend depuis les frontières de la Perse jusqu'à la mer de Marmara ; seules, quelques villes du littoral de la mer Égée ont échappé jusqu'à présent. Il en est ainsi, parce que le crime a été soigneusement prémédité et que les massacres ont été perpétrés systématiquement et d'après une méthode impitoyable que l'on n'avait pas encore vue chez les Turcs. Les massacres sont le résultat d'une politique qui, autant qu'on peut s'en rendre compte, était voulue depuis longtemps par la bande d'aventuriers sans scrupules qui possèdent maintenant le gouvernement de l'empire ottoman. Ils ont hésité à la mettre à exécution, jusqu'au jour où ils ont cru que le moment propice était arrivé, c.-à.-d., vers le mois d'avril. Ce fut à cette époque qu'ils donnèrent

leurs ordres, ordres qui vinrent toujours de Constantinople, et que les fonctionnaires durent exécuter sous peine d'être mis à pied sur le champ.

Il n'y avait aucune animosité de la part des musulmans contre les chrétiens arméniens. Le crime a été perpétré non pas par fanatisme religieux, mais par la volonté du gouvernement, qui désirait, pour des raisons purement politiques, se débarrasser de sujets non-musulmans qui empêchaient l'homogénéité de l'Empire, et constituaient un élément impatient de tout joug. Tout ce que j'ai appris confirme ce qui a été dit ailleurs, à savoir qu'il n'y a pas lieu de croire que, dans ce cas, le fanatisme musulman soit entré en jeu. Autant qu'il est possible de s'en rendre compte, si les natures les plus viles n'ont été que trop heureuses de saisir l'occasion de piller que leur donnaient les massacres et les déportations, la meilleure classe des musulmans religieux a regardé, avec horreur plutôt qu'avec sympathie, de telles boucheries. Ce serait exagérer que de dire que ces derniers ont souvent essayé d'intervenir, mais en tout cas ils ne semblent pas avoir approuvé la conduite du gouvernement turc.

Il n'y a rien dans les préceptes de l'Islam qui justifie les massacres qui ont été commis.

Je sais de bonne source que de hautes autorités religieuses musulmanes condamnèrent les massacres qu'Abdul Hamid ordonna autrefois, mais ces dernières tueries sont beaucoup plus atroces. Dans quelques cas, les gouverneurs, étant des gens pieux et humains, refusèrent d'exécuter les ordres qui leur parvenaient, et s'efforcèrent de donner toute la protection qu'ils pouvaient aux malheureux Arméniens. L'on m'a parlé de deux cas dans lesquels les gouverneurs furent congédiés sur le champ pour avoir refusé d'obéir aux ordres de Constantinople. D'autres plus souples les remplacèrent, et les massacres furent perpétrés.

Comme je l'ai dit, la façon de procéder était systématique au plus haut degré. En fouillant toutes les maisons l'une après l'autre de chaque ville, ou de chaque village, on réunissait ainsi toute la population arménienne. Chaque habitant était poussé dans la rue. Quelques hommes furent jetés en prison, où ils furent mis à mort, après avoir été quelquefois torturés. Quant au reste des hommes, ils étaient emmenés avec les femmes et les enfants. Lorsqu'ils étaient parvenus à une certaine distance, les hommes étaient séparés des femmes, et conduits dans les montagnes où ils étaient tués à coups de fusil et de baïonnettes par les soldats ou les tribus kurdes que l'on avait

appelées pour aider au massacre. On envoyait les femmes, les enfants, et les vieillards sous la garde des soldats les plus vils—beaucoup de ces derniers avaient été tirés de prison dans ce but—vers le lieu de leur destination lointaine, qui était quelquefois parmi les districts les plus malsains du centre de l'Asie Mineure, mais le plus souvent le grand désert qui s'appelle Deir el Zor, et qui se trouve à l'est d'Alep, dans la direction de l'Euphrate. Ces malheureux, marchant toujours à pied, se voyaient sans cesse, chaque jour, poussés en avant par les soldats, battus par eux, ou bien abandonnés à la mort s'ils ne pouvaient avancer avec la caravane ; beaucoup tombèrent sur la route, beaucoup périrent de faim. Le gouvernement turc ne leur avait donné aucune provision, et on leur avait déjà enlevé tout ce qu'ils possédaient. Nombreuses furent les femmes que l'on dépouilla complètement de leurs vêtements et que l'on obligea à marcher ainsi sous un soleil brûlant.

Quelques-unes des mères devinrent folles et jetèrent leurs enfants, ne pouvant pas les porter plus loin. La route de la caravane ne tarda pas à être marquée d'une ligne de cadavres, et il y eut relativement peu de prisonniers, à arriver à la destination qui leur avait été assignée. On

avait eu grand soin de choisir une ville éloignée dont il leur fut impossible de revenir; il y avait peu de chances ainsi que quelques-uns pussent survivre à leurs fatigues. J'ai eu des récits circonstanciés de ces déportations, récits qui par leur style même montrent leur véracité; et l'un de mes amis¹ qui vient d'arriver de Constantinople—il appartient à un pays neutre—m'a dit qu'il avait entendu dans cette ville des histoires confirmant celles qui étaient venues jusqu'à moi, et que ce qui l'avait frappé avait été l'indifférence relative, avec laquelle ces atrocités avaient été rapportées par ceux qui les avaient vues de près. Des crimes que nous trouvons à peine croyables excitent peu de surprise en Turquie. Les massacres étaient à l'ordre du jour en Roumélie en 1876, et en Turquie d'Asie en 1895-6.

Lorsque la population arménienne fut chassée de ses foyers, un grand nombre des femmes ne furent pas tuées, mais elles furent réservées à un sort plus humiliant. Elles furent saisies, pour la plupart, par des officiers ou des fonctionnaires civils turcs, et enfermées dans leurs harems. D'autres furent vendues sur la place du marché, mais seulement à l'acheteur musulman, car elles durent devenir mahométanes de force. Elles ne devaient plus revoir leurs parents ou leurs

maris, et ces femmes chrétiennes étaient condamnées d'un seul coup à l'esclavage, à la honte et à l'apostasie. Les garçons et les filles furent aussi vendus en grande partie comme esclaves, au prix quelquefois de douze à quinze francs seulement, tandis que d'autres garçons d'un âge plus tendre étaient donnés aux derviches, emmenés dans des espèces de monastères, et forcés là de se faire musulmans.

Pour donner un exemple de la façon impitoyable et complète dont on exécuta l'ordre de massacrer les Arméniens, il peut suffire de rappeler ici le cas de Trébizonde, dont le consul d'Italie, témoin oculaire du crime, garantit l'authenticité, car son pays n'avait pas encore déclaré la guerre à la Turquie. L'ordre vint de Constantinople de tuer tous les Arméniens chrétiens de Trébizonde. De nombreux musulmans essayèrent de sauver leurs voisins chrétiens, et leur offrirent un refuge dans leurs maisons, mais les autorités turques se montrèrent implacables, obéissant aux ordres qu'elles avaient reçues ; elles pourchassèrent partout les chrétiens, les réunirent ensemble, et en poussèrent une grande foule dans les rues de Trébizonde, au delà de la forteresse, jusqu'au bord de la mer. Là elles les embarquèrent dans des bateaux voiliers, les emmenèrent à quelque distance dans la Mer Noire,

puis là les jetèrent par dessus bord et les noyèrent. Près de toute la population arménienne, se composant de 8,000 à 10,000 personnes, fut massacrée ; les uns furent noyés, les autres furent égorgés, d'autres furent envoyés ailleurs à la mort. Après cela, tout autre récit devient croyable ; et je regrette de dire que toutes les histoires que j'ai recueillies contiennent des faits semblables dont l'horreur est décuplée dans plusieurs cas par des récits de tortures révoltantes. Mais le sort le plus lamentable n'est pas le sort de ceux dont une mort rapide termina les tourments, mais celui de ces malheureuses femmes qui virent tuer leurs maris et violer leurs filles et qui, avec leurs enfants, furent chassées dans le désert, où elles ne purent subsister, et où elles furent les victimes des tribus arabes sauvages qui les entouraient. C'est ainsi que, paraît-il, les trois-quarts ou les quatre-cinquièmes de toute la nation arménienne ont été anéantis ; et il n'y a pas de page dans l'histoire, certainement pas depuis l'époque de Tamerlan, qui raconte un massacre aussi épouvantable et sur une aussi grande échelle.

Je dois aussi ajouter — parce que cela a quelque importance, étant données les raisons que le gouvernement allemand, nous dit-on, est prêt à donner et que l'Ambassadeur d'Allemagne,

déclare-t-on, a déjà présentées à Washington, lorsqu'il a parlé de la "répression d'éméntes," pour excuser la conduite de ceux qui sont ses alliés—que la nouvelle que les Arméniens se sont soulevés n'a pas le moindre fondement. Un certain nombre de volontaires arméniens ont combattu du côté des Russes dans l'armée du Caucase, mais ils venaient, à ce qu'on m'a dit, de la population arménienne de la Transcaucasie.

Il peut se faire que quelques Arméniens aient traversé la frontière afin de se battre pour la Russie avec leurs frères arméniens de Transcaucasie, mais, en tout cas, le corps de volontaires qui a rendu des services si brillants à l'armée russe dans la première partie de la guerre se composait d'Arméniens russes vivant au Caucase. Partout où ont combattu les Arméniens, presque entièrement sans armes, ils l'ont fait, parce qu'ils étaient attaqués, et pour se défendre, eux et leurs familles, de la cruauté des ruffians qui composent ce qui s'appelle le gouvernement de la Turquie. L'on ne saurait trouver dans les raisons que quelques autorités ou quelques journaux allemands mettent en avant, la moindre excuse à la conduite du gouvernement ottoman. Sa politique de massacres et de déportation a été entreprise, de gaieté de cœur et sans la moindre provocation de la part des Arméniens. Il semble

mettre à exécution tout simplement la maxime que formula jadis le Sultan Abdul Hamid : “ La seule façon de se débarrasser de la question arménienne est de se débarrasser des Arméniens ” ; et les chefs actuels du gouvernement turc,—ils s'appellent eux-mêmes le Comité de l'Union et du Progrès,—ont suivi cette politique d'extermination beaucoup plus à fond et avec beaucoup plus de cruauté qu'elle ne l'avait été sous le règne d'Abdul Hamid.

Il y a encore, comme je le crois, quelques endroits dans lesquels les Arméniens, obligés de se réfugier dans les montagnes, se défendent du mieux qu'ils le peuvent. Dernièrement des croiseurs français ont pu sauver environ 5,000 d'entre eux sur la côte de Syrie et les ont transportés en Egypte ; et l'on nous dit que sur les hauteurs de Sassoun et dans la Syrie septentrionale, peut-être aussi dans les montagnes de la Cilicie, il y a encore quelques bandes qui, avec une quantité limitée d'armes et de provisions, résistent vaillamment à leurs ennemis. Toute la race n'est donc pas encore éteinte, en ce qui concerne ceux qui se sont réfugiés dans les montagnes, et ceux qui ont échappé dans la Transcaucasie ; nous devons donc faire tous nos efforts,—et je suis sûr que nous sommes tous d'accord sur ce point,—pour envoyer

des secours aux malheureux survivants, qui périssent en ce moment, par centaines, de misère et de maladie. C'est là tout ce que nous pouvons faire pour le moment en Angleterre : faisons le donc et faisons le vite.

Je n'ai pu obtenir de renseignements authentiques sur le rôle qu'ont joué les fonctionnaires allemands dans ces massacres, soit qu'ils les aient dirigés, soit qu'ils les aient encouragés. Il ne serait donc pas juste d'exprimer une opinion à ce sujet. Mais il est parfaitement clair que seule, l'opinion publique du monde, et surtout celle des pays neutres peut sauver les malheureux débris de cette ancienne nation chrétienne, en exerçant peut-être quelque influence même sur le gouvernement allemand, et en l'amenant à prendre la seule mesure qui puisse mettre fin aux massacres. Ces nations jusqu'à présent se sont tenues à l'écart, montrant une sérénité d'âme qui approche de l'insensibilité. Qu'elles se hâtent de dire au gouvernement ottoman qu'il se prépare à lui-même un châtimement qu'il aura bien mérité, et qu'il y a certains crimes que l'opinion publique du monde ainsi insultée ne saurait tolérer.

BRYCE.

LES PREUVES.

La brochure suivante est fondée sur des preuves inattaquables. Ce sont les récits des missionnaires, allemands aussi bien que suisses, américains ou citoyens d'autres pays neutres. Ce sont les rapports des consuls, qui se trouvaient dans les villes mêmes, y compris les représentants de l'Empire allemand. Ce sont les nombreuses lettres particulières, et les lettres publiées par les journaux neutres et par ceux des Alliés, qui donnent les témoignages des témoins oculaires sur ce qu'ils ont vu. Et ce sont aussi les séries de dépositions personnelles, faites sous serment, et qui ont été déjà publiées, par une commission composée de citoyens éminents des États-Unis. Plus l'on étudie attentivement ces témoignages impartiaux, et plus l'on voit qu'ils se confirment les uns les autres, jusque dans les détails les plus minutieux. Ce sont les faits qu'ils rapportent que nous présentons ici, avec la certitude absolue de leur véracité. Il est naturellement impossible d'indiquer d'où viennent les dépositions ; nous n'avons pas imprimé les noms des témoins, parce que cela mettrait en danger de mort ceux d'entre eux qui se trouvent dans l'empire ottoman.

CHAPITRE I.

L'ARMÉNIE AVANT LES MASSACRES.

Cette lutte déchaînée par l'Allemagne a commencé par dévaster et désoler des pays qui depuis longtemps n'avaient pas souffert de la guerre : la paisible Belgique et le cœur industriel de la France. Elle a réussi ensuite à envenimer les blessures de pays qui avaient été déjà frappés. La Pologne a appris à regretter la condition où elle se trouvait avant le mois d'août, 1914 ; les nations balkaniques ont perdu la dernière espérance qu'elles pouvaient avoir de former une fédération, et maintenant, en Orient, sur la limite extrême de la lutte, les souffrances jusqu'ici spasmodiques de l'Arménie ont atteint leur paroxysme, lorsque la Turquie, dans un effort méthodique et impitoyable, a essayé d'exterminer une fois pour toutes la race arménienne, en employant des méthodes d'une cruauté et d'une barbarie incroyables.

Les Arméniens sont peut-être la race la plus ancienne de celles qui sont établies dans l'Asie occidentale, et ils en sont certainement la plus vigoureuse de nos jours. Ils habitent un plateau de hautes montagnes entre la mer Caspienne, la mer Méditerranée, et la mer Noire. C'est là que le

paysan arménien mène depuis des temps immémoriaux cette vie laborieuse qu'il avait encore la veille de la dernière catastrophe. C'est là qu'un royaume arménien puissant et civilisé fut le premier état du monde à adopter le christianisme pour sa religion nationale. C'est là que l'Église et que la nation ont défendu leurs traditions avec une vitalité extraordinaire contre les vagues d'envahisseurs qui sont venues l'une après l'autre de tous les côtés.

Depuis de nombreux siècles toutefois, l'Arménie ne s'est pas développée autant que la race arménienne ; car dans les provinces orientales de l'empire turc nous trouvons le même phénomène de mélange de races et de désagrégation qu'a produit dans les Balkans l'administration ottomane. Sous le gouvernement injuste du conquérant musulman, les Kurdes, race également ancienne, mais qui est restée barbare, ont quitté leurs repaires pour envahir les montagnes, berceau de la race arménienne. Ils recherchent les endroits déserts pour faire paître leurs moutons et leurs chèvres, et regardent avec haine les villages bien tenus et les champs cultivés des habitants primitifs du pays. Ainsi l'Arménien n'a plus sans partage la possession de son propre territoire, mais il s'est dédommagé en fondant beaucoup de nouveaux foyers au-delà de ses frontières. Car l'Arménien n'est pas

seulement un paysan laborieux, mais il se sent attiré par les occupations artistiques et intellectuelles. Le village des montagnes le plus exposé aux attaques des tribus ennemies ne désespère jamais d'avoir son école, et les écoles sont comme autant d'avenues conduisant à un monde plus civilisé. Il a aussi ce talent pour le commerce que le juif montre en Europe orientale, et le Grec dans le Levant, et il joue le rôle d'un ouvrier d'art et d'un homme d'affaire à l'intérieur de la Turquie d'Asie. Chaque ville de la Syrie septentrionale et de l'Anatolie avait, il y a huit mois, son quartier arménien populeux et prospère, centre de l'habileté, de l'intelligence et du commerce, aussi bien que des relations commerciales de la ville avec Constantinople et avec l'Europe. A Constantinople même, la population arménienne s'était élevée jusqu'au chiffre de plus de 200,000 âmes, et il y a presque autant d'Arméniens à Tiflis, la capitale du Caucase russe. De fait, la Transcaucasie, avec son gouvernement chrétien régulier et son développement économique plein de promesses, est devenue la seconde patrie de la race arménienne.

Le Katholikos, ou chef de l'église arménienne, réside en territoire russe, à Etchmiadzin, et il y a peut-être maintenant 750,000 Arméniens du côté russe de la frontière. Il y a six mois toutefois, ceux-ci ne représentaient que la minorité de leur

race, car il y avait environ 1,200,000 Arméniens qui restaient encore sous la domination ottomane. On trouvait un peu plus de la moitié de cette majorité dans l'Arménie primitive, à l'est de l'Euphrate, et au nord du Tigre. Le reste des Arméniens étaient répandus dans toutes les villes entre l'Euphrate et Constantinople. Ils étaient surtout nombreux dans le vilayet d'Adana en Cilicie, riche plaine limitrophe au nord-est de la Méditerranée, tandis que, dans les montagnes escarpées dominant la plaine, les villes de Zeitoun et de Hadjin étaient des centres florissants de culture arménienne.

Le sort de ces douze cent mille Arméniens,—formant environ 8 pour cent. de la population totale de l'empire ottoman,—n'a jamais été enviable. Ils ont toujours été traités en race conquise, et n'ont jamais eu le droit de porter les armes, ce qui, étant donné l'état anarchique du pays, les laisse à la merci de leurs voisins musulmans. Mais pour compenser de tels inconvénients, leur condition avait certains avantages. Parmi une population turque plutôt apathique et conservatrice, leur génie commercial leur donnait virtuellement le monopole du commerce, et une part relativement considérable des richesses du pays. Dans certains cas individuels, la tyrannie ottomane locale pouvait souvent dépouiller un Arménien d'un

gain laborieusement acquis ; mais les talents de l'Arménien étaient vraiment indispensables à ses maîtres, et la tolérance générale que le Turc lui accordait montrait qu'il reconnaissait lui-même ce fait. En réalité le sujet arménien chrétien et intellectuel, et le maître turc musulman et agriculteur vivaient côte à côte, ayant des rapports assez précaires, mais qui n'étaient pas sans présenter des avantages mutuels.

Le sultan Abd-ul-Hamid fut le premier à déclarer peu satisfaisante cette vieille solution du problème arménien. Son expérience des populations balkaniques lui avait enseigné la politique de gouverner les provinces de son empire, en les faisant se massacrer les unes par les autres. Il appliqua donc cette politique à ses provinces orientales où il craignait que leur population intelligente et active ne cherchât à regagner sa liberté, comme les Bulgares avaient cherché et avaient réussi à le faire, grâce à la Russie, en 1878, il redoubla les exactions, accabla les Arméniens par de nouvelles oppressions, et finit par enrôler les tribus kurdes dans la cavalerie Hamidieh. Il distribua des insignes officiels et des fusils modernes aux Kurdes, et il les initia à une tâche qui leur était agréable entre toutes. Il en résulta ces massacres arméniens sous la direction du gouvernement ottoman, absolument sans exemple

dans l'histoire, qui remplirent d'horreur le monde civilisé, en 1895 et en 1896, et firent prononcer à Gladstone le dernier discours public de sa vieillesse. Lorsqu' Abd-ul-Hamid fut renversé en 1908, et que " le Comité de l'Union et du Progrès " proclama l'établissement d'un gouvernement constitutionnel et l'égalité des droits civils pour tous les citoyens ottomans, on crut alors à l'avènement d'une ère meilleure ; mais l'établissement de la constitution ottomane fut suivie moins d'une année après par les massacres aussi atroces que les précédents, mais plus limités, du vilayet d'Adana. Cette crise elle-même passa, mais elle laissa derrière elle un mal chronique. M. Noël Buxton, qui voyageait dans l'Arménie ottomane quelques mois avant la guerre, rapporte que les " Jeunes Turcs " avaient suivi impitoyablement la politique d'Abd-ul-Hamid, en armant les Kurdes, et qu'un nouveau désastre pouvait avoir lieu à n'importe quel moment. Puis arriva la guerre, la Turquie se joignit aux Allemands, et les massacres commencèrent que nous allons raconter dans les pages suivantes.

Les témoignages sur lesquels se base notre récit sont venus de plusieurs sources. Quelques-uns ont déjà été imprimés. Une petite partie a été envoyée par correspondance particulière à Lord Bryce, qui a de nombreux liens personnels avec

la nation arménienne. Ils s'accordent entièrement avec les autres documents incorporés dans le rapport, (rapport publié *in extenso* aux États-Unis, le 4 octobre, 1915), de la commission d'enquête des États-Unis, se composant de vingt-cinq membres, et comprenant deux ex-ambassadeurs près de la Sublime Porte, quatre directeurs de missions américaines dans l'empire ottoman, et des hommes aussi éminents que le Cardinal Gibbons, les évêques Greer et Rhineland, le Dr. Charles W. Eliot (ex-président de l'Université d'Harvard), M. Charles R. Crane, M. Stephen S. Wise et M. John R. Mott.*

* COMMISSION D'ENQUÊTE DES ÉTATS-UNIS SUR LES
ATROCITÉS ARMÉNIENNES,

70, Cinquième Avenue, New York.

JAMES L. BARTON,*

Président.

SAMUEL T. DUTTON,

Secrétaire.

CHARLES R. CRANE,

Trésorier.

Cleveland H. Dodge.

Charles W. Eliot.

James Cardinal Gibbons.

Rt. Rev. David H. Greer.

Norman Hapgood.

William I. Haven.

Maurice H. Harris.

Arthur Curtis James.

Frédéric Lynch.

H. Pereira Mendes.

John R. Mott.

Frank Mason North.

Harry V. Osborn.

Rt. Rev. P. Rhineland.

Karl Davis Robinson.

William W. Rockwell.

Isaac N. Seligman.

William Sloane.

Edward Lincoln Smith.

Oscar S. Straus.

Stanley White.

Stephen S. Wise.

Les témoignages sont nombreux et fort précis, et ils épouvantent le lecteur par l'uniformité même d'un récit qui autrement paraîtrait à peine croyable. Une partie de ces dépositions vient de témoins neutres, voyageurs et hommes d'affaires européens ou américains qui sont revenus de l'intérieur de la Turquie depuis le commencement de cette horrible besogne, ou de résidents permanents en Asie Mineure qui sont suffisamment protégés par leur position pour pouvoir rapporter ce dont ils ont été les témoins oculaires. Des témoignages de ce caractère inattaquable forment le noyau même du rapport de la Commission américaine ; mais, même dans de tels cas, en donnant ces dépositions, il est nécessaire de taire le nom des témoins, par précaution ; et lorsqu'on a recours à des dépositions d'indigènes arméniens, l'obligation d'être extrêmement réservé est encore plus évidente. Les massacres ont été perpétrés sans la moindre raison, mais leurs auteurs et leurs organisateurs seraient trop heureux de trouver un prétexte pour les continuer en s'attaquant à de simples individus. Néanmoins les dépositions des Arméniens sur leur propre martyre sont aussi véridiques que les dépositions de leurs amis qui sont mieux protégés qu'eux. Le rapport commence par la déclaration du Katholikos lui-même ; il fut envoyé de Russie au Comité de Défense et d'Union arménien aux

États-Unis, et publié le 27 septembre dans la presse américaine ; et ce récit est confirmé par une lettre confidentielle qu'un autre ecclésiastique arménien éminent, habitant celui-là un pays neutre, a reçue d'un compatriote distingué vivant sur le territoire dévasté. Et il y a en outre les réfugiés, — les débris de la nation arménienne, — qui ont cherché un abri derrière les lignes russes au Caucase, ou se sont rendus en Egypte en traversant les eaux protectrices de la Méditerranée. Par exemple, il y a les 4,200 Arméniens, hommes, femmes et enfants, venus de Selefkeh, le port d'Antioche, que l'escadre de croiseurs français a débarqués sains et saufs à Port-Saïd à la fin de septembre. Pendant sept semaines ils avaient combattu dans les montagnes, vendant chèrement leur vie et luttant avec des fusils démodés et des munitions insuffisantes, acculés à la mer. Se battant contre les troupes régulières turques renforcées de tous les ruffians des bas-fonds d'Alep, ils semblaient avoir peu de chances d'échapper ; mais ils savaient que c'était là le seul espoir qu'ils eussent de se sauver, car l'ordre était venu de les déporter en une semaine, et ils avaient sous les yeux le sort de leurs coreligionnaires d'Anatolie qui avaient été déportés. Mais n'anticipons pas. Les témoignages dont nous disposons ont été suffisamment indiqués, et il vaut mieux raconter les massacres dès le commencement.

CHAPITRE II.

LE PLAN DES MASSACRES.

L'entrée de la Turquie dans la guerre pendant l'automne de 1914 n'aggrava pas sur le champ le sort des Arméniens. La politique des "Jeunes Turcs" avait fait porter le fardeau du service militaire à la population chrétienne aussi bien qu'à la population musulmane ; mais cette charge passait pour avoir la nature d'un privilège, elle était la reconnaissance de tous les citoyens ottomans devant la loi. En outre beaucoup d'Arméniens avaient versé une certaine somme d'argent pour s'exempter de servir dans l'armée. L'on a dit, et l'on ne saurait trop insister sur ce point, que la race arménienne était laborieuse, prospère et adonnée aux œuvres de la paix. Elle comprenait un grand nombre de femmes et d'hommes fort instruits qui avaient été élevés dans les écoles et les universités d'Europe, ou dans les excellents collèges des missions américaines ; et elle fournissait à la Turquie cette classe de penseurs et d'inventeurs, de professeurs, de commerçants et d'ouvriers habiles, qui sont le cerveau, mais non

les bras d'un pays.* La guerre actuelle, étant dirigée contre des puissances chrétiennes et entreprise par ceux qui avaient massacré leurs frères à Adana seulement cinq années auparavant, ne fut pas pour les Arméniens une guerre de patriotisme. Ainsi beaucoup d'entre eux restèrent-ils tranquillement dans leurs foyers, et lorsque ceux qui avaient été enrôlés se virent enlever leurs armes par ordre du gouvernement, et furent embrigadés dans des bataillons spéciaux pour travailler sur les routes, il est peu probable qu'ils se soient plaints du changement de corvée. Ainsi se passa l'hiver sans qu'on eût le pressentiment de ce que réservait le printemps.

Cependant le gouvernement ottoman à Constantinople, si ce mot de *gouvernement* n'est pas trop beau pour désigner Enver, Talaat, et le reste de ce "Comité de l'Union et du Progrès," que Lord Bryce a justement appelé "une bande de ruffians sans scrupules," cependant, dis-je, cette organisation puissante et sans principes méditait

* En Russie beaucoup d'Arméniens se sont acquis une grande réputation à la guerre, par exemple le prince Bagration, l'adversaire de Napoléon en 1812, et les généraux Melikoff et Lazareff dans la guerre russo-turque de 1877-78.

son plan, et elle commença à le mettre à exécution au mois d'avril.

Il ne s'agissait ni plus ni moins que d'exterminer toute la population chrétienne vivant dans l'empire ottoman. Car la guerre avait dégagé temporairement le gouvernement ottoman de la surveillance, si légère qu'elle fût, que le concert européen avait pu exercer jusqu'ici ; les belligérants étaient, d'un côté du moins, des alliés et de très bons amis de la Turquie ; et Enver, pensant à l'avenir, se fia à la victoire qu'on lui promettait pour se dérober, lui et ses complices, à la vengeance des Puissances occidentales et de la Russie, qui s'étaient toujours interposées entre l'hostilité cruelle du Gouvernement ottoman, et l'impuissance de ses victimes, les sujets chrétiens. La dénonciation des "Capitulations" avait renversé la barrière légale élevée par les Puissances et derrière laquelle les chrétiens, sujets de l'empire ottoman, avaient trouvé un abri plus ou moins sérieux. Le gouvernement turc n'avait plus qu'à attendre l'occasion favorable pour donner le signal qui n'aurait plus besoin d'être répété. "Après cela," dit Talaat Bey, quand il déclancha le massacre, "il n'y aura pas de question arménienne pendant cinquante ans."

Le crime fut préparé de façon très systématique, car nous avons la preuve que la façon d'agir fut

la même dans plus de cinquante endroits différents. Ils sont trop nombreux pour qu'on les étudie en détail ici, mais on trouvera chacun d'eux* sur la carte placée au commencement de cette brochure, et l'on verra qu'ils comprennent chaque ville importante de l'Arménie proprement dite, et de l'Anatolie orientale, aussi bien qu'Ismid et Brousse à l'ouest, sans parler d'un certain nombre de localités de la Thrace. Il n'y a aucune raison ici de multiplier le récit monotone de ces horreurs, car les ordres venus de Constantinople† se ressemblaient tous et furent exécutés avec une régularité remarquable par les autorités locales. Il n'y eut que deux cas seulement, dit-on, où les fonctionnaires refusèrent d'exécuter les instructions du gouvernement. L'un d'eux fut le gouverneur local d'Everek, dans le vilayet de Kaisarieh, et il fut aussitôt remplacé par un successeur plus souple.

* A l'exception de six petits villages dans les montagnes de la Cilicie.

† Je n'avais pu me décider à croire que les Arméniens avaient été chassés de leurs foyers par l'ordre du gouvernement central. C'a été seulement à Constantinople que j'ai appris ce fait, et j'ai appris aussi que la pression exercée par les ambassades n'avait eu aucun effet." Extrait d'une lettre écrite par un protestant arménien à un citoyen américain et publiée, le 4 septembre, 1915, dans le journal arménien "*Gotchnag*" de New York.

Mais d'un autre côté le Kaimakam d'un autre endroit répondit aux protestations d'un missionnaire allemand : "Quand même la loi et le Sultan voudraient m'en empêcher, j'exécuterais ces ordres, malgré tout, et j'agirais suivant ma volonté." (Rapport de la Commission des États-Unis.)*
Voici ce qui se passa en général.

Au jour fixé les rues de la ville étaient occupées par la gendarmerie locale, baïonnette au bout du fusil, et le gouverneur ordonnait à tous les Arméniens capables de porter les armes, qui avaient été exemptés du service militaire, de se présenter devant lui sous peine de mort. Le sens de ces mots "*capables de porter les armes*" était très élastique, car par là on comprenait tous les hommes de quinze à soixante-dix ans, et la gendarmerie les conduisait tous en dehors de la ville. Ils n'avaient pas loin à se rendre, car les gendarmes avaient été renforcés pour le massacre par des forçats, et les brigands et les Kurdes étaient aux aguets dans les montagnes. Ils attendaient les prisonniers pour les massacrer. La première vallée isolée voyait la tuerie en grand de ces malheureux ; et, s'étant acquittés de leur tâche, les gendarmes rentraient tout tranquillement dans la ville.

* On désignera ce rapport dans les pages suivantes par les initiales A.C.R. (American Committee's Report.)

Ainsi se passait le premier acte. Il mettait les Arméniens dans l'impossibilité d'offrir la moindre résistance au second acte, plus ingénieux encore, et dont les conséquences étaient plus néfastes. Les femmes, les vieillards et les enfants, qui composaient le reste de la population arménienne, recevaient sur le champ l'avis qu'ils seraient déportés dans un certain délai, en une semaine peut-être, ou en dix jours, mais généralement en une semaine, et dans aucun cas le délai ne pouvait dépasser quinze jours. Ils devaient tous être arrachés, sans la moindre exception, à leurs foyers, et conduits à une destination inconnue, tandis que leurs maisons et leurs propriétés passeraient aux mains d'un musulman, d'après un plan que nous décrirons dans la suite.

Il est difficile de nous imaginer les tortures qu'infligeait un tel décret. Les Arméniens ne sont pas des sauvages, comme les Peaux-Rouges qui se retirèrent peu à peu devant les blancs sur le continent américain. Ils ne sont pas des bergers nomades, comme leurs voisins barbares, les Kurdes. Ils mènent la même vie que nous-mêmes : ce sont des citoyens établis dans des villes depuis des générations, et les principaux auteurs de la prospérité de ces villes. Ce sont des gens sédentaires,

des docteurs et des avocats et des professeurs, des hommes d'affaires, des artisans et des boutiquiers ; et comme preuves de leur intelligence et de leur travail, ils ont élevé de magnifiques églises et des écoles bien organisées. Leurs femmes sont aussi délicates, aussi raffinées, aussi peu accoutumées aux fatigues, et à la brutalité que les femmes d'Europe ou des États-Unis. De fait les Arméniens avaient les rapports les plus intimes avec la civilisation occidentale, car beaucoup de ces centres arméniens, où les massacres ont été perpétrés, possédaient des missions et des collèges américains depuis au moins cinquante ans, et avaient pu apprécier les hommes et les femmes incomparables qui les dirigeaient.

Ces familles arméniennes, après avoir été mutilées par la levée en masse ou le massacre qui les privait ainsi des maris et des pères, se sont donc vues arrachées à leurs foyers, et envoyées brutalement en exil sous la conduite de mères et de vieillards éplorés, vers une mort d'une horreur indescriptible.

Les Arméniens n'avaient tout juste qu'un moyen d'échapper, l'apostasie, mais ils ne devaient pas y recourir avec trop d'empressement. Ils s'en étaient servis en 1895 ; et les hommes d'une ville sur l'Euphrate cherchèrent en 1915, en agissant ainsi,

à écarter le danger.* Mais cette fois-ci on refusa l'offre désespérée de ces Arméniens ; et dans une autre ville, en Anatolie, elle ne fut acceptée qu'à la condition cruelle qu'ils livreraient leurs enfants au-dessous de l'âge de douze ans au gouvernement, pour être élevés dans la religion musulmane dans des "*orphelinats*" inconnus.

Naturellement ces "*orphelinats*" étaient des institutions tout à fait imaginaires. En réalité ils n'étaient autres que des monastères de derviches, assez réels et terribles par eux-mêmes. Les derviches forment des communautés de mahométans fanatiques, qui mènent une vie errante à l'intérieur de l'Anatolie : reste barbare d'une religion primitive. On leur permettait de choisir parmi ces jeunes garçons arméniens, et l'un des témoins de Lord Bryce décrit comment des bandes de ces derviches rencontraient sur la route les caravanes des Arméniens déportés et enlevaient les enfants qui poussaient des cris de terreur pour les instruire dans la foi mahométane au sein de leur confrérie inculte.

Dans un endroit " on forma un plan pour sauver les enfants en les plaçant dans des écoles ou des orphelinats, sous la surveillance d'une commission

* Ils espéraient pouvoir redevenir chrétiens en des temps meilleurs.

organisée et soutenue par l'archevêque grec, dont le Vali était président et l'archevêque vice-président, avec six membres, trois musulmans et trois chrétiens." (A.C.R.) Mais le projet ne fut pas approuvé par l'autorité supérieure ; et

" il paraît que de nombreux garçons ont été envoyés dans un autre vilayet, pour être répartis entre les fermiers. Les plus jolies des filles plus âgées furent gardées pour le plaisir des membres de la bande qui semblent diriger les affaires ici. J'apprends de bonne source qu'un membre du " Comité de l'Union et du Progrès " ici a dix des plus jolies filles dans une maison au centre de la ville, pour son usage personnel et celui de ses amis." (A.C.R.)

Le journal arménien "*Horizon*" de Tiflis imprima dans son numéro du 4 septembre (22 août, vieux style) que :

"Un télégramme de Bukarest déclare que les Turcs ont envoyé d'Anatolie quatre fourgons de chemin de fer pleins d'orphelins arméniens venant de l'intérieur du pays, pour les répartir entre les familles musulmanes."

Tel fut le sort réservé aux enfants arméniens assez jeunes pour être convertis, mais un tel sacrifice de la part des parents n'accordait à ceux-ci qu'un "sursis" : ils échappaient seulement à une mort immédiate, mais non pas aux lentes tortures de la déportation.

Il n'y eut qu'un seul endroit, nous dit-on, où les victimes purent se racheter complètement en embrassant la foi musulmane en leur nom et au nom de leurs familles. Le témoin déclare que "les bureaux des hommes de loi, chargés d'inscrire les demandes, étaient assiégés par des gens demandant à devenir musulmans. Beaucoup le firent pour leurs femmes et leurs enfants" (A.C.R.) Mais cela ne leur servit de rien. Les convertis durent marcher hors de la ville avec le reste, et l'on n'en entendit plus parler.

On ne permit même pas à la majorité des gens de se faire la moindre illusion sur leur sort, et les quelques jours de grâce qu'on leur accorda se passèrent en scènes déchirantes. A la ville, dont on a parlé en dernier lieu, "les gens se préparèrent à obéir aux ordres du gouvernement en vendant dans les rues tout le mobilier qu'ils possédaient. Des articles furent vendus en perdant 90 pour cent. de leur valeur ordinaire, et les Turcs venus des villages voisins remplirent les rues, cherchant partout des "occasions." (A.C.R.) Dans ce cas le gouvernement punit tout musulman qui se saisissait d'un article par la force ; mais en général les autorités n'étaient pas si méticuleuses. L'on doit répéter ici que les Arméniens étaient des gens ayant de la fortune, fortune qu'ils avaient

bien gagnée par leur labour intelligent ; et le malheureux musulman des quartiers pauvres avait toujours envié la prospérité qu'Allah avait accordée à l'infidèle. Or le musulman allait maintenant rentrer dans son dû. Dans un port sur le littoral de la Cilicie "des machines à coudre se vendirent pour 1 medjidieh $\frac{1}{2}$ (environ six francs), et des lits de fer pour quelques piastres," et dans un port jusqu'ici florissant de la mer Noire, il y eut un véritable pillage général.

"La police enlève les meubles des milliers de maisons arméniennes de la ville, l'une après l'autre . . . , et une foule de femmes et d'enfants turcs suivent la police, comme une bande de vautours, et prennent tout ce dont ils peuvent se saisir ; et lorsque la police enlève d'une maison les objets les plus précieux, ils se précipitent à l'intérieur, et s'emparent de ce qui reste. Je vois cela s'accomplir tous les jours de mes propres yeux. Je suppose qu'il faudra plusieurs semaines pour dégarnir toutes les maisons, puis l'on videra ensuite les boutiques et les magasins arméniens." (A.C.R.)

Destruction systématique de tout un peuple, et clairement entreprise dans ce but, car le consul allemand dit au témoin "qu'il ne croyait pas que les Arméniens eussent la permission de retourner dans la ville en question, même après la fin de la guerre." (A.C.R.)

Mais il ne servit guère aux Arméniens de vendre leurs biens, car les sommes insignifiantes elles-mêmes qu'ils requrent étaient encore trop grandes pour qu'ils eussent la permission de les emporter avec eux. L'argent de leur voyage était strictement limité à quelques francs, et en réalité, s'ils avaient essayé d'emporter davantage sur eux, cela n'eût servi qu'à les exposer à être pillés par leurs gardes. Et s'ils ne pouvaient vendre tous leurs biens et être payés en argent comptant, ils pouvaient encore moins espérer de pouvoir les transporter avec eux. Dans de nombreux cas, ils eurent trop peu de temps pour les vendre ou les emballer ; et il semble en avoir été surtout ainsi en Cilicie.

“ Au village de Geben dans les montagnes,” par exemple, “ les femmes étaient en train de faire la lessive, et elles furent obligées de laisser leur linge dans l'eau, et de s'acheminer pieds nus et à demi-habillées, telles qu'elles étaient. Dans plusieurs cas elles purent emporter une partie de leur misérable mobilier, ou des instruments d'agriculture, mais la plupart du temps, elles ne purent ni emporter ni vendre le moindre objet, même si elles avaient le temps de le faire.” (A.C.R.)

“ A Hadjin des gens à l'aise, qui avaient préparé de la nourriture et des couvertures pour la route, furent obligés de les abandonner dans la rue, et plus tard souffrirent grandement de la faim.” (A.C.R.)

Quelques exilés furent assez heureux pour se procurer des moyens de transport. Quelquefois le gouvernement annonçait qu'il fournirait à chaque famille une charrette à boeufs. Mais ce n'était là souvent qu'un prétexte à de nouvelles brutalités. Dans un endroit, que les gens avaient reçu l'ordre de quitter un mercredi, les charrettes arrivèrent le mardi, à 3 heures 30 du matin, et les Arméniens durent partir sur le champ. "Quelques-uns furent tirés de leur lit, sans même avoir le temps de s'habiller." Dans d'autres cas, le gouvernement n'avait pris absolument aucune disposition. Par exemple, dans la ville dont on a parlé plus haut, sur le littoral de la mer Noire, le gouverneur général dit au témoin que "les Arméniens recevraient la permission de commander des voitures." "Mais personne," dit le témoin, "ne parut commander de voiture. Je connais toutefois le cas d'un riche marchand qui paya 15 livres turques pour avoir une voiture qui pût le transporter, lui et sa femme Mais après avoir roulé pendant environ dix minutes, ils reçurent l'ordre des gendarmes de quitter la voiture, qui fut renvoyée dans la ville." Et partout ce fut la même histoire : car les propriétaires des véhicules étaient toujours des musulmans de la localité, n'ayant nullement l'intention d'accompagner la triste cavarane jusqu'à

sa lointaine destination. Après un jour de marche ou deux, lorsqu'ils avaient extorqué aux victimes leurs derniers sous, les conducteurs faisaient faire demi-tour à leur attelage de boeufs. Souvent une seconde caravane, à son départ, voyait les charrettes qui avaient été accordées à la première, revenir vides à la ville, et comprenait qu'elle aurait à faire à pied dans les montagnes la plus grande partie de son énorme trajet.*

A en juger par l'effet qu'elle produisit sur les témoins, la scène du départ a dû avoir été en tout cas déchirante au plus haut point. De chaque ville

* Par exemple, le numéro du 4 septembre du journal de New York, "*Gotchnag*," dont nous avons déjà parlé, publie une lettre rapportant l'incident suivant :

"Lorsque le gouvernement annonça que la population arménienne devait quitter une certaine ville de l'intérieur pour être conduite dans l'Anatolie orientale, une missionnaire américaine, Miss X., obtint la permission d'accompagner les déportés. Elle acheta une voiture, huit charrettes, et six ânes, pour l'usage des élèves et des professeurs de l'école des missionnaires, pendant le voyage. Le gouvernement avait placé à la disposition de chaque famille une charrette à boeufs, mais personne ne sait exactement jusqu'où les malheureuses familles déportées ont pu aller en voiture, ni à quel moment elles ont dû descendre pour marcher."

du littoral, les exilés étaient envoyés par groupes successifs de 2,000 personnes environ.

“ Les pleurs et les gémissements des femmes et des enfants étaient à fendre l’âme. Quelques-uns de ces Arméniens appartenaient à des milieux riches et raffinés, d’autres étaient accoutumés au luxe et au confort. . . . Il y avait là des pasteurs, des marchands, des banquiers, des hommes de loi, des ouvriers, des tailleurs, et des hommes appartenant à toutes les classes de la société. . . . Toute la population musulmane savait depuis le commencement que ces gens devaient être leur proie, et elle les traitait comme des animaux.” (A.C.R.)

Et voici une autre description d’un autre endroit :

“ Tous les matins on entendait les charrettes à bœufs sortir en grinçant de la ville, chargées de femmes et d’enfants, avec çà et là un homme qui avait échappé aux déportations précédentes. Les femmes et les jeunes filles portaient toutes le costume turc, afin que leurs visages ne fussent pas exposés au regard des conducteurs et des gendarmes, collection d’hommes brutaux qu’on avait fait venir d’autres parties du pays. . . . La panique dans la ville était terrible. Le peuple sentait que le gouvernement avait résolu d’exterminer la race arménienne, et il était impuissant à résister. Le peuple était certain que les hommes allaient être tués, et les femmes enlevées. On avait relâché un grand nombre de forçats, et les montagnes environnantes étaient pleines

de bandits. . . . La plupart des Arméniens du vilayet étaient absolument désespérés. La plupart disaient qu'un massacre eût mieux valu. Personne ne savait ce qu'ils allaient devenir, mais tous sentaient que c'était la fin. Les pasteurs et les chefs mêmes ne pouvaient donner la moindre parole d'espoir ou d'encouragement. Beaucoup commencèrent même à douter de l'existence de Dieu.* A la suite de cette tension d'esprit continuelle, beaucoup d'individus perdirent la raison, et quelques-uns pour toujours." (A.C.R.)

* C'est là une répétition de la parole qui fut prononcée, dit-on, pendant les massacres de 1909, par une femme, qui avait vu son enfant brûler tout vif dans l'église du village, et qui répondit à ceux qui essayaient de la consoler : " Ne voyez-vous pas ce qui est arrivé ? Dieu est devenu fou."

CHAPITRE III.

LE CHEMIN DE LA MORT.

C'est ainsi que, la mort dans l'âme, ces groupes de femmes arméniennes furent poussées sur le chemin de l'exil. Leur exode n'est pas dépourvu d'héroïsme, car elles avaient encore une chance d'échapper à leurs bourreaux, celle qui avait tenté leurs maris et leurs frères, celle de l'apostasie. Et dans leur cas, du moins, l'apostasie leur aurait assuré la vie sauve, car la condition qui leur était imposée était leur entrée immédiate dans le harem d'un Turc. Mais la plupart d'entre elles semblent avoir rejeté une telle pensée : c'était la vie au prix de l'honneur ; et cependant, si elles avaient pu prévoir tout ce qui les attendait, elles auraient peut-être accepté ce sort relativement moins dur. Quoi qu'il en soit, elles s'accrochèrent à la chance désespérée qui leur restait de s'en tirer avec la vie sauve, et elles se présentèrent le jour du départ, faisant ainsi, sans le soupçonner, le jeu de leurs conducteurs. Car les gendarmes, vrais gardes-chiourmes, n'avaient nullement l'intention de conduire la caravane saine et sauve au lieu de sa destination.

Avant même de se mettre en route, quelques femmes furent vendues. “ Un musulman rapporta qu’un gendarme avait offert de lui vendre deux jeunes filles pour un medjidieh (quatre francs environ).” Les Turcs vendaient les plus jeunes et les plus belles prisonnières à chaque village où ils passaient la nuit ; et ces jeunes filles étaient expédiées par centaines dans tous les mauvais lieux de l’empire ottoman. Nous savons par nombreux récits de Constantinople qu’elles furent vendues à l’encan pour quelques francs dans la capitale même ; et l’un des témoins de Lord Bryce est une petite fille, n’ayant pas plus dix ans, qui fut emmenée dans ce but d’une ville du nord-est de l’Anatolie jusqu’aux rives du Bosphore. Ces prisonnières étaient des femmes chrétiennes, aussi civilisées et aussi raffinées que les femmes de l’Europe occidentale, et elles se virent ainsi réduites en esclavage et déshonorées à jamais.

Et cependant elles eurent un sort préférable à celui de leurs compagnes qui ne purent échapper à leur terrible trajet : vieilles femmes, mères de famille, femmes enceintes, poussées en avant sur ce douloureux calvaire qui les attendait.

“ Des femmes ayant de petits enfants dans les bras, ou sur le point d’accoucher, durent s’avancer sous les coups de fouet, comme un troupeau de bestiaux

L'on a porté à ma connaissance trois différents cas où la femme accoucha sur la route, et, parce que son bourreau de conducteur la forçait à marcher, mourut d'hémorragie. Quelques femmes devinrent si fatiguées et si épuisées qu'elles abandonnèrent leur petit enfant sur la route." (A.C.R.)

Ce dernier fait nous est rapporté de différents côtés. Un témoin parle d'une femme qui jeta son enfant mourant au fond d'un puits, afin de ne pas avoir à contempler les tortures de son agonie.*

Une autre femme, à moitié étouffée par la foule dans un wagon à bestiaux sur le chemin de fer d'Anatolie, jeta son bébé sur la voie.

"Six mères folles de désespoir passant sur la même ligne, par Konieh, en se rendant à une destination inconnue, confièrent leurs petits enfants aux familles arméniennes de la ville, afin de leur sauver la vie ; mais les autorités locales arrachèrent ces enfants aux Arméniens, et les mirent entre les mains des musulmans."

* Le même incident est rapporté par un témoin oculaire arrivé à Constantinople de l'intérieur du pays. La description générale qu'il nous donne des déportations (description qui s'accorde exactement avec les récits personnels que nous donnons ici) a été résumée par le professeur Hagopian, dans un article publié le 1^{er} septembre, 1915, par le journal "*Armenia*" de Marseilles.

Ce dernier incident est pris à la lettre confidentielle dont on a parlé plus haut, et qui est écrite à un haut dignitaire ecclésiastique arménien ; et les dépositions que nous trouvons dans le rapport de la Commission des États-Unis ne font qu'augmenter notre horreur.

“ Un Arménien me dit qu'il avait abandonné deux enfants sur le chemin, parce qu'ils ne pouvaient marcher, et qu'il ne savait pas s'ils étaient morts de froid et de faim, ou si une âme charitable avait pris soin d'eux, ou s'ils étaient devenus la proie des bêtes féroces. Beaucoup d'enfants, semble-t-il, furent ainsi abandonnés. L'un d'eux aurait été jeté dans un puits.”

(Ceci confirme le témoignage venu d'une source entièrement différente, au sujet du même incident, et nous avons des preuves également sérieuses pour de nombreux incidents non moins épouvantables.)

“ Je vis une petite fille âgée de trois ans et demi, n'ayant sur elle qu'une chemise toute déchirée. Elle était venue à pied. . . . Elle était terriblement amaigrie, et tremblait de froid, comme le faisaient aussi les innombrables enfants que je vis ce jour-là.”
(A.C.R.)

Nous avons un témoin qui vit l'une de ces caravanes sur la route.

“ Les déportés allaient lentement, la plupart d'entre eux prêts à s'évanouir, faute de nourriture. Nous

vîmes s'avancer un père de famille, portant son enfant d'un jour dans ses bras, et derrière lui la mère marchant péniblement, poussée par le bâton du garde turc. Il n'était pas rare de voir une femme tomber sur la route, puis se relever de nouveau sous les coups." (A.C.R.)

"Une jeune femme, dont le mari avait été emprisonné, fut emmenée avec son enfant qui avait quinze jours, et un âne pour porter tout son bagage. Au bout d'un jour et demi de marche, un soldat lui vola l'âne, et elle dut marcher à pied, en portant son bébé dans ses bras." (A.C.R.)

Mais le vol de ce qu'elles possédaient n'était rien auprès de ce qui attendait ces malheureuses. Ces femmes pauvres, épuisées, et à moitié mortes durent subir les derniers outrages, car toutes celles, dont la vente à de riches musulmans n'avait pas rapporté quelques francs aux gendarmes, se virent abandonnées à la convoitise plus brutale de leurs gardiens.

"A un certain endroit, le commandant de gendarmerie dit ouvertement à ses soldats, à qui il confiait un groupe nombreux de femmes, qu'ils pouvaient faire ce qu'ils voulaient des femmes et des filles." (A.C.R.)

"Les Arméniens déportés qui venaient d'une certaine ville," dit un autre témoin qui les vit passer, "n'étaient plus reconnaissables après leur marche de douze jours. . . . Mais même dans cet état

déplorable, les viols et les actes de violence ont lieu tous les jours." (A.C.R.)

La vieillesse seule était respectée, car il y avait des femmes fort âgées dans ces caravanes ; mais ni l'âge ni la maladie ne les préservait de cette mort à petit feu qu'est la déportation.

" Un cas qu'il faut signaler est celui de la sœur de S. Son mari avait travaillé dans notre hôpital comme ambulancier pendant de nombreux mois. Elle contracta le typhus et fut amenée à notre hôpital Quelques jours avant la déportation, le mari fut emprisonné et exilé, sans être interrogé ni accusé du moindre délit. Lorsque le quartier dans lequel ils vivaient fut déporté, la mère quitta son lit et l'hôpital, et fut emmenée dans une charrette à bœufs avec ses enfants." (A.C.R.)

A vrai dire on pouvait compter sur les malades et les vieilles gens pour avoir le bon goût de mourir d'eux-mêmes.

" Les femmes croyaient qu'un sort plus terrible que la mort les attendait, et beaucoup portaient du poison dans leurs poches pour l'avaler, si cela devenait nécessaire. D'autres portaient des pioches et des bèches pour enterrer les personnes qui, comme on n'en avait aucun doute, mourraient au cours du voyage." (A.C.R.)*

* Le dossier que possède Lord Bryce contient un autre témoignage sur le même incident. Les noms de toutes les personnes sont donnés avec exactitude dans les deux documents.

Quelquefois les tourments des déportés finissaient plus tôt qu'ils ne le croyaient, lorsque leurs bourreaux ne voulaient pas attendre plus longtemps pour assouvir leur rage. Dans un petit village toute la tragédie se réduisit à une seule scène.

“ Quarante-cinq personnes, hommes et femmes, furent conduites à une petite distance du village dans une vallée. Les femmes furent d'abord violées par les officiers de gendarmerie, puis livrées aux gendarmes pour être massacrées. Suivant un témoin, un enfant eut le crâne écrasé contre un rocher. Les hommes furent tous tués, et de ce groupe de quarante-cinq êtres humains, pas une seule personne ne survécut.”
(A.C.R.)

“ L'exode obligatoire du dernier groupe de la population arménienne d'un certain vilayet eut lieu le premier juin, 1915. Tous les villages, aussi bien que les trois-quarts de la ville, avaient déjà été évacués. Une escorte de quinze gendarmes suivit le troisième convoi, qui comprenait de 4,000 à 5,000 personnes. Le préfet de la ville leur avait souhaité un bon voyage. Mais à quelques heures de distance de la ville, la caravane fut entourée par les bandes d'une tribu de brigands, et par une foule de paysans turcs armés de fusils, de haches, et de bâtons. Ils commencèrent d'abord par piller les malheureux déportés, fouillant soigneusement jusqu'aux plus jeunes enfants. Les gendarmes vendirent aux paysans turcs ce qu'ils ne pouvaient pas emporter avec eux. Après avoir enlevé jusqu'aux provisions de bouche de ces malheureuses gens, on commença le

massacre des hommes, sans excepter deux prêtres, dont l'un avait quatre-vingt-dix ans. En six ou sept jours, tous les mâles au-dessus de quinze ans avaient été tués. Ce fut le commencement de la fin. Les Turcs à cheval soulevèrent les voiles des femmes et emportèrent les plus jolies." (A.C.R.)

Et voici maintenant la même histoire d'un témoin oculaire (A.C.R.), car elle vient d'une dame qui endura les horreurs de cette marche.

Elle raconte comment le massacre commença par la pendaison de l'évêque et de sept autres notables, et la boucherie d'environ quatre-vingts hommes dans un bois, après qu'ils eurent été emprisonnés et battus dans leur prison. "Le reste de la population fut évacué en trois groupes ; je faisais partie du dernier groupe. Mon mari est mort il y a huit ans, me laissant, ainsi qu'à ma mère et à ma petite fille âgée de huit ans, des biens assez considérables, de sorte que nous vivions à l'aise. Depuis la mobilisation, un commandant ottoman vivait dans ma maison, sans payer de loyer. Il me dit de ne pas partir, mais je crus de mon devoir de partager le sort de ma nation. Je pris trois chevaux avec moi, chargés de provisions. Ma petite fille avait quelques pièces de cinq liras autour de son cou, et je portais sur moi vingt liras et quatre bagues ornées de diamants. Nous avions laissé derrière nous tout le reste de notre fortune. Notre groupe partit le premier juin (vieux style) ; quinze gendarmes nous escortaient."

Puis elle décrit—ajoutant les détails aux détails—l'attaque à l'improviste des brigands sur la route, le

meurtre des deux prêtres, et de tous le smâles au-dessus de quinze ans. Les chevaux, les objets précieux, les provisions, tout fut enlevé. “Un très grand nombre de femmes et de jeunes filles furent emmenées dans les montagnes, et parmi elles se trouvait ma sœur, qui se vit arracher son enfant, âgé d’un an. Un Turc le ramassa, et l’emporta, je ne sais où. Ma mère marcha tant qu’elle put le faire, et puis tomba sur la route, au sommet d’une montagne. Nous vîmes sur le chemin beaucoup d’évacués qui avaient appartenu aux groupes précédents ; quelques femmes étaient au nombre des gens massacrés, avec leurs maris et leurs fils. Nous rencontrâmes aussi des vieilles gens et de petits enfants, encore vivant, mais dans un état pitoyable ; ils avaient perdu la voix à force de crier.”

Et ici de nouveau le premier témoin confirme exactement le récit :

“Chemin faisant,” dit cette autre déposition, “nous rencontrions constamment les cadavres d’hommes et de jeunes gens, massacrés et couverts de sang. Il y avait aussi des femmes et des jeunes filles tuées près de leurs maris ou de leurs fils. Au haut des montagnes et au fond des vallées, il y avait un grand nombre de vieillards et de bébés qui gisaient sur le sol.”

On marchait sur la piste des caravanes précédentes, et des témoins, qui ont suivi la route d’une autre caravane à quelque distance de son point de départ, nous font la même description.

“ Beaucoup de personnes furent obligées de partir à pied sans argent, et avec ce qu’elles pouvaient emporter de leur mobilier, en le mettant sur leur dos. De telles personnes ne tardèrent pas à devenir si faibles qu’elles restèrent en arrière, furent tuées à coups de baïonnette et jetées dans la rivière ; leurs cadavres flottèrent jusqu’à la mer, ou bien s’accrochèrent aux rochers dans les bas-fonds de la rivière, où ils restèrent pendant dix ou douze jours et se putréfièrent.”

Heureux encore ceux qui trouvèrent une telle fin, car ils échappèrent aux nouvelles tortures que les survivants eurent à souffrir.

“ L’on ne nous permit pas de dormir la nuit dans les villages,” dit la dame arménienne, “ mais on nous força de coucher en dehors. A la faveur de la nuit des attentats indescriptibles furent commis par les gendarmes, les brigands et les villageois. Beaucoup d’entre nous moururent de faim, ou frappés d’apoplexie. D’autres furent abandonnés le long de la route, trop faibles pour s’avancer.” L’autre déposition confirme le témoignage de cette dame encore une fois, dans des termes presque identiques, et ajoute que “ les gens se trouvèrent dans la nécessité de manger de l’herbe.”

Et cependant, malgré ces tortures, beaucoup tardaient à succomber, aussi leurs gardiens durent-ils recourir à des mesures plus draconiennes pour éclaircir les rangs.

“Les horreurs les plus terribles et les plus inimaginables,” dit cette dame, “nous attendaient sur les bords de l’Euphrate occidental (Kara-sou) et dans le plaine d’Erzindjan. Les corps mutilés des femmes, des jeunes filles et des petits enfants nous faisaient tous frissonner. Les brigands se livraient à toute sorte d’attentats sur les femmes et les jeunes filles qui étaient avec nous, et dont les cris perçaient le ciel. Sur les bords de l’Euphrate, les brigands et les gendarmes jetèrent dans la rivière tous les enfants au-dessous de l’âge de quinze ans qui restaient avec nous. Ceux qui pouvaient nager furent tués à coups de fusil, pendant qu’ils se débattaient dans l’eau.”

Mais la narratrice était condamnée à survivre à un tel spectacle. “Pendant l’étape suivante, nous vîmes les champs et les collines parsemés de cadavres enflés et noirs, qui remplissaient et empoisonnaient l’air de leur odeur.” Ce ne fut que le trente-deuxième jour du voyage que les malheureux parvinrent à un lieu de repos temporaire, et c’est là que finit la narration.

Quel a été ensuite le sort de cette femme ? Nous ne le savons pas, car ce lieu de repos se trouvait à peine à moitié chemin de sa destination définitive, et il est impossible de concevoir toutes les souffrances qui avaient rempli le premier mois de la marche. La cruauté du trajet, au point de vue physique, est effrayante ; cette femme délicate dut marcher pendant trente-deux

jours et traverser quelques-unes des parties montagneuses les plus escarpées du monde entier. Quant aux souffrances morales, l'on ne peut vraiment s'en rendre compte, que si on les a expérimentées soi-même. Et ce n'est là qu'un seul récit que nous avons pris à une centaine d'autres, non pas, parce qu'il nous a paru unique, mais parce qu'il nous parvient dans deux dépositions se confirmant l'une par l'autre de deux témoins différents. Les mêmes atrocités ont été perpétrées dans des centaines de villes et de villages de l'Anatolie et sur des milliers de kilomètres de ce voyage au milieu de montagnes sauvages, elles ont été perpétrées et répétées depuis le mois d'avril jusqu'en ce moment. Et les récits ne donnent pas prise au moindre doute. Les dépositions qu'a recueillies la Commission des États-Unis ont toutes été couchées sur le papier et soigneusement examinées par des personnes qui avaient qualité pour le faire. Ce ne sont pas de vagues dénonciations, ni des généralisations fortement colorées. Il existe naturellement beaucoup de récits généraux de ces atrocités, en plus des témoignages individuels que nous possédons ; mais ils sont tous remarquablement exempts de tout vague et de toute imprécision, et quand on les compare aux récits des témoins oculaires, on voit qu'ils s'accordent avec eux jusque dans les plus petits détails.

Par exemple il y a le résumé du professeur Hagopian (publié dans l'*Armenia* de Marseilles, le 1^{er} septembre, 1915) des impressions générales d'un témoin venu récemment de l'intérieur de l'Anatolie à Constantinople. Il décrit, dans un récit sobre et exact, les bandes de prisonniers poussées à travers les montagnes, les coups des gendarmes, la naissance des enfants sur la route, les mères et les vieillards mourant de faim, et même l'incident de la femme jetant son bébé dans le puits (voir pages 48 et 49).

La description, quelque peu longue, contenue dans une lettre adressée à un haut dignitaire ecclésiastique arménien vivant dans un pays neutre s'accorde tellement avec les dépositions précédentes qu'elle mérite d'être citée.

“ Dans quatre provinces,” dit la lettre, “ les autorités locales donnèrent certaines facilités à ceux qui étaient condamnés à la déportation, cinq ou six jours de grâce, ainsi que la permission de vendre une partie de leurs biens, et le privilège de louer une charrette pour plusieurs familles ; mais, au bout de quelques jours, les charretiers laissèrent les malheureux sur la route et retournèrent à la ville. *Les cavaranes ainsi formées rencontraient, le lendemain de leur départ, ou quelques jours plus tard, des bandes de brigands, ou des paysans musulmans, qui leur enlevaient toutes leurs possessions. Les bandes fraternisaient avec les*

gendarmes, et tuaient les quelques hommes ou les quelques petits garçons qui se trouvaient dans ces caravanes. Elles emmenaient les femmes, les jeunes filles et les enfants, ne laissant que les vieilles femmes qui étaient poussées par les gendarmes à coups de fouet, et mouraient de faim sur la route. Un témoin oculaire raconte comment les femmes déportées d'une certaine province furent abandonnées après plusieurs jours, dans la plaine de Kharpout, où elles moururent toutes de faim (cinquante ou soixante par jour) et les autorités se contentèrent d'envoyer quelques hommes pour les enterrer, de façon à ne pas mettre en danger la santé de la population musulmane. . . .

“Les caravanes des femmes et des enfants sont placées devant les bâtiments appartenant au gouvernement, dans toutes les villes ou les villages par où elles passent, afin que les musulmans puissent faire leur choix.

“La caravane envoyée de——(la ville même de la dame déportée dont nous avons donné le récit plus haut) vit ses rangs s'éclaircir de cette façon, *et les femmes et les enfants furent jetés dans l'Euphrate, à un endroit appelé Kemakh-Boghazi, juste en dehors d'Erzindjan.*”

Ce passage est surtout important, parce qu'il rapporte des événements sur lesquels nous avons déjà les témoignages de deux témoins oculaires différents. Quiconque comparera les phrases mises en italiques avec les extraits cités ci-dessus des récits de la dame arménienne et de sa

compagne d'exil verra que l'histoire du massacre dans ses grandes lignes,—telle qu'elle circula en Anatolie, et parvint jusqu'à Constantinople et jusqu'à Marseilles,—est loin d'être exagérée. Elle est moins terrible, moins macabre dans ses détails que la déposition originale elle-même ; et cette sobriété évidente des bruits publics, dans un cas où nous pouvons vérifier leur véracité, doit évidemment nous faire ajouter foi plus fermement encore à l'authenticité des dépositions de seconde main.

Ces preuves de seconde main sont, toutefois vraiment superflues. Les dépositions des témoins oculaires que nous avons sont assez nombreuses, et assez convaincantes pour nous donner un récit complet du crime. Ce sont des déclarations garanties partout par le nom d'individus bien connus qui ont été les témoins de ces atrocités, ou en ont été les victimes. Comme la prudence nous le conseille, nous ne donnons pas leurs noms ; mais quiconque jettera un coup d'œil sur le rapport de la Commission des États-Unis verra, par le nombre des noms laissés en blanc, à quel point ces dépositions sont explicites et authentiques.

De plus les preuves vinrent de nombreuses sources différentes. De la ville où le voyage de la

dame arménienne s'arrête, nous avons le récit d'un résident étranger, citoyen d'un État neutre. C'est une ville sur l'Euphrate oriental (Mourad Sou), centre des routes allant du nord au sud, et de nombreuses caravanes d'exilés ont passé par là.

“ S'il s'agissait seulement, écrit ce résident, d'être obligé de quitter cette ville pour aller ailleurs, il n'y aurait pas trop lieu de se plaindre, mais tout le monde sait qu'en s'en allant d'ici, l'on va à la mort. Si le moindre doute pouvait exister à ce sujet, il disparaîtrait à l'arrivée d'un certain nombre de caravanes, se montant à plusieurs milliers de personnes, et venant d'Erzeroum et d'Erzindjan. J'ai visité leur campement un certain nombre de fois, et me suis entretenu avec quelques-uns de ces malheureux. Ils sont presque tous, sans exception, déguenillés, sales, affamés et malades. Et cela n'est pas surprenant, étant donné le fait qu'ils marchent depuis près de deux mois, sans pouvoir changer de vêtements, sans avoir la permission de se laver, et de s'abriter, et n'ayant que très peu à manger. Le gouvernement leur a donné quelques maigres rations ici. J'étais là le jour où on leur a apporté leur nourriture. Des animaux sauvages n'auraient pas agi différemment. Ils se précipitèrent sur les gardes qui leur apportaient les provisions, et ceux-ci durent les écarter à coups de bâton, les frappant quelquefois assez fort pour les tuer. A les voir ainsi, on avait peine à croire que ces gens fussent des êtres humains.

Lorsqu'on traverse le camp, les mères nous offrent leurs enfants, et nous prient de les prendre. En

réalité, les Turcs ont pris ceux qui leur plaisaient parmi ces garçons et ces petites filles, leur réservant le sort d'esclaves, ou quelque chose de pis. De fait ils ont même fait venir leurs docteurs pour examiner les petites filles et ainsi s'emparer des meilleures.

Il y a très peu d'hommes parmi ces réfugiés, car la plupart d'entre eux ont été massacrés en cours de route. Tous racontent la même histoire : ils ont été attaqués et volés par les Kurdes. La plupart d'entre eux ont été attaqués à maintes reprises, et un grand nombre d'entre eux, surtout les hommes, ont été tués. Les femmes et les enfants ont été massacrés aussi. Beaucoup sont morts naturellement de maladie et de fatigue, chemin faisant, et il y a eu des morts ici chaque jour de leur séjour. Différents groupes sont arrivés et, après être restés ici un jour ou deux, ont dû continuer leur marche sans avoir de destination apparente. Ceux qui sont parvenus ici ne forment qu'une petite partie du nombre de ces malheureux à leur départ. En continuant de faire marcher ainsi ces infortunés, on parviendra à se débarrasser d'eux en assez peu de temps.

“Parmi les personnes avec lesquelles j'ai parlé se trouvaient trois sœurs. Elles avaient été élevées à . . . et s'exprimaient en excellent anglais. Elles me dirent que leur famille était la plus riche de . . . et comptait vingt-cinq personnes à leur départ, mais il ne restait plus maintenant que quatorze survivants. Les onze autres, y compris le mari de l'une d'entre elles et leur vieille grand'mère, avaient été massacrés sous leurs yeux par les Kurdes. Le survivant mâle le plus âgé de cette famille avait

huit ans. Lorsqu'elles quittèrent —, elles avaient de l'argent, des chevaux et des effets personnels, mais on leur avait tout pris, y compris même leurs vêtements. Elles dirent que quelques-unes d'entre elles avaient été laissées absolument nues, et d'autres seulement avec un vêtement ; et à leur arrivée dans un village, les gendarmes leur procurèrent des habits en les demandant à quelques-unes des femmes de ce village.

“ Une autre jeune fille avec laquelle je m'entretins est la fille du pasteur protestant de —. Elle dit que tous les membres de sa famille qui étaient avec elle avaient été tués, et qu'elle se trouvait maintenant absolument seule. Ces femmes et quelques autres encore sont les rares survivants des familles les plus fortunées des Arméniens qui ont été exilés. On les a enfermées dans une école abandonnée juste en dehors de la ville, et personne n'a la permission d'y entrer. Elles disent qu'elles sont, pour ainsi dire, en prison, bien qu'elles aient la permission d'aller à une source juste en dehors du bâtiment. C'est là que je les vis par hasard. Tous les autres malheureux sont campés dans un grand champ, sans rien qui les garantisse du soleil.

La condition de ces gens indique le sort de ceux qui sont partis ou qui vont partir d'ici. L'on n'a pas entendu parler d'eux jusqu'ici, que je sache, et très probablement l'on en entendra peu parler. Le système que l'on suit me paraît être le suivant : l'on a des bandes de Kurdes aux aguets le long de la route pour tuer surtout les hommes, et incidemment quelques-unes des autres personnes. Toute l'affaire

me paraît être le massacre le plus systématique, et le plus impitoyable que ce pays ait jamais vu.”

Tel est le verdict d'un témoin oculaire qui a vu se dérouler devant lui le drame dont le gouvernement ottoman est l'auteur. Il a vu au vingtième siècle de l'ère chrétienne les mêmes horreurs qui ont été perpétrées dans ces régions, six et huit siècles avant le Christ. Lorsque nous lisons que le gouvernement babylonien ou assyrien “ emmena en captivité ” tel ou tel peuple vaincu, tel ou tel tribu conquise, nous ne comprenons pas tout le sens d'une telle phrase. Même lorsque nous voyons le défilé des captifs sculpté sur des bas-reliefs avec un réalisme macabre, nous ne sommes pas émus jusqu'au fond de l'âme. Mais maintenant nous savons ce que de tels mots signifient. Cela est arrivé à notre époque, et le crime de l'Assyrien n'était pas aussi diabolique que celui du Turc. “ Un massacre systématique et impitoyable, ” voilà ce que veut dire cette déportation, et ce mot n'a jamais eu d'autre signification.

Mais l'Assyrien du moins permettait de vivre à ceux qui survivaient au long voyage ; il leur donnait des maisons et des terres, et souvent ainsi une nouvelle communauté naissait en exil. La cruauté du Turc a été plus systématique. Ces Arméniens

ont été envoyés à la mort, et rien n'a pu les sauver. "L'on n'a pas entendu parler d'eux jusqu'ici, et très probablement l'on en entendra peu parler," dit le témoin. Malheureusement il se trompait. Certainement la plupart de ceux, qui ont dû s'acheminer à travers les montagnes de l'extrême nord, ont dû périr, comme il le supposait, pendant ce terrible trajet. Mais il y avait d'autres Arméniens, venant de la Cilicie et de la Syrie septentrionale, qui avaient moins loin à voyager, et qui n'ont pas réussi à mourir chemin faisant. Ils étaient destinés à périr dans la dernière et la plus hideuse scène du drame.

CHAPITRE IV.

LA FIN DU VOYAGE.

Le dénouement que trouvèrent les “Jeunes Turcs” ne fut pas complètement original. Ils l’avaient déjà “répété” sur une petite échelle quelques années auparavant, lorsque le “Comité de l’Union et du Progrès” avait supplanté le régime d’Abd-ul-Hamid à Constantinople, et avait pris pour tâche d’abolir les abus de la ville. Le spectacle qui offensait le plus les yeux à Constantinople était l’armée de chiens sans maîtres, à laquelle des générations beaucoup trop tolérantes avaient permis de s’établir dans les rues, et qui faisaient le métier de vidangeurs-boueurs dont une voirie trop paresseuse n’avait pas pourvu la ville. Les “Jeunes Turcs” trouvèrent un moyen rapide et efficace de se débarrasser de ces habitants peu désirables de leur capitale. Ils les entassèrent dans des bateaux, et les débarquèrent sur une île déserte de la mer de Marmara où les animaux se chargèrent de trouver la solution au problème de leur avenir, en périssant tous de faim. Lorsqu’Enver et ses amis au printemps dernier étudièrent le problème des Arméniens, ils n’oublièrent pas ce précédent qui avait si bien réussi.

Les Arméniens (ou ceux d'entre eux qui auraient survécu à la *déportation*) devaient avoir leur avenir assuré, de la même façon que les chiens de Stamboul avaient eu le leur, et le Gouvernement choisit deux endroits pour se débarrasser d'eux. L'un de ces endroits fut Sultanieh, village du vilayet de Konieh, au centre de l'Anatolie, et un tel choix était fort scientifique ; car l'Anatolie est un plateau entouré d'un cercle de montagnes boisées, et arrosées de cours d'eau descendant vers la mer, où se trouvent des villes avec leurs habitants arméniens ; au cœur du pays s'étend un désert inhospitalier, où les Turcomans nomades eux-mêmes peuvent à peine trouver de quoi vivre.

A Sultanieh, un millier de familles arméniennes venues de tous les points de l'empire ottoman s'assemblèrent après de longues marches pénibles, et frémirent en comprenant le sort qui les attendait : un millier de familles, ne comptant que cinquante adultes,* et ceux-ci devaient pourvoir aux besoins

* Nous avons trois témoignages différents à ce sujet : la déposition d'un témoin dans le Rapport de la Commission des États-Unis ; une lettre écrite (comme le texte même le prouve) par un protestant arménien à un citoyen des États-Unis, et publiée dans le journal arménien "*Gole'niag*," le 4 septembre 1915 ; et une lettre partie de Constantinople, et datée du 15 juin 1915, et qui sera citée plus loin tout au long.

de ce troupeau débile de femmes, de vieillards et de malades, ne devant compter désormais que sur eux-mêmes pour vivre, et jetés dans un milieu qui leur était aussi étranger qu'il le serait aux classes bourgeoises de n'importe quelle ville d'Angleterre ou de France. Ayant établi cette "colonie agricole" dans le désert, le gouvernement ne s'en inquiéta plus et laissa tranquilles ses nouveaux colons. Il savait sans le moindre doute qu'ils étaient condamnés à la mort. Mais peut-être ne se doutait-il pas que leur sort affreux serait, décrit par des témoins véridiques pour que l'univers entier en eût connaissance.

Un habitant de Konieh a fait la déposition suivante : elle est datée du 3 septembre, 1915, et elle décrit tout au long le martyre des malheureux Arméniens dans le desert d'Anatolie :

"A Eski Shehir, il y a de 12,000 à 15,000 exilés dans les champs, manquant de tout. La plupart d'entre eux sont sans abri, ou l'abri qu'ils ont se compose d'une espèce de tente des plus misérables : ils l'improvisent avec quelques bâtons et des couvertures ou des tapis dans quelques cas, mais souvent avec simplement des étoffes de coton qui ne pourront les protéger des pluies diluviennes d'automne qui approchent . . . ,

"L'on n'a fait aucun arrangement pour les nourrir. Ils semblent n'avoir rien ou presque rien en fait de .

provisions. De 30 à 40 morts environ ont lieu tous les jours.

“ A Alayund, il y a environ cinq mille exilés dans les mêmes conditions. Ils vinrent de Brousse pour la plupart, et ceux avec qui j'ai pu m'entretenir m'ont raconté les mêmes faits. En deux semaines le gouvernement ne leur avait fait que deux distributions de pain, à peine de quoi vivre pendant une journée : c'était là tout ce qu'ils avaient reçu. J'ai vu de mes propres yeux la police battre ces malheureux à coups de fouet et de bâton, parce que quelques-uns d'entre eux avaient essayé, fort tranquillement d'ailleurs, de parler à leurs compagnons d'exil qui étaient dans le train.

“ A Tchai, j'ai vu environ deux mille de ces infortunés dans les mêmes conditions. Il y avait eu de fortes pluies à Tchai qui avaient été la cause de grandes souffrances, de maladies, et de nombreuses morts, surtout parmi les enfants. . . .

“ A l'heure actuelle, à Konieh, il y a quelque dix-mille réfugiés arméniens . . . les malheureux sont pour la plupart parqués dans des champs près de la gare. Il est impossible de faire quelques pas dans le camp sans apercevoir de malades. L'autorité n'a pris aucune mesure sanitaire. Étant données les conditions générales du camp, une épidémie est sûre d'éclater.”

Une lettre écrite cinq jours plus tard, le 8 septembre, nous donne une description plus détaillée des souffrances à Konieh même :

“ Les exilés y sont campés en plein champ. On ne leur donne aucun abri. Ils essaient de se faire des tentes avec des tapis, des nattes grossières, des vêtements, des sacs, des draps, des étoffes de coton, des nappes et des mouchoirs. Je les ai vus se servir de toutes ces choses. L'on n'a pris aucune mesure sanitaire. La diarrhée et la dysenterie règnent dans le camp. Les policiers se servent constamment du fouet et du bâton, ils en frappent même les femmes et les enfants. Imaginez quel supplice c'est pour des êtres humains, dont beaucoup sont cultivés, instruits, de mœurs polies, que d'être chassés ainsi comme des chiens par des brutes. J'ai vu des femmes meurtries des coups qu'elles avaient reçus. Une femme avec une cuisse brisée à la gare était soutenue par des amies qui avaient l'intention de la conduire à l'hôpital. Le commissaire de police arriva et la fit traîner de nouveau dans le wagon. Un garçon, hier, dans le camp qui est ici, fut frappé à la tête par un policier et fut tué sur le coup. Le pasteur de l'église de Nicomédie fut battu à coups de fouet, et il eut le front ouvert d'un coup de bâton qui lui fit une large blessure.

“ Depuis quatre jours, les habitants des villages au-dessus de Baghchejik sont arrivés en masse ici et remplissent tout le camp. On les a jetés ici au milieu de cette chaleur accablante sans abri et avec une provision d'eau si petite qu'on lutte constamment à la fontaine pour remplir les cruches. Le spectacle des maladies qui règnent parmi eux est à fendre le cœur. Le plancher de notre dispensaire est couvert toute la journée de malades à toutes les phases de leur maladie.”

C'était là la dernière étape avant Sultanieh, cette nouvelle "colonie agricole" au cœur du désert.

Mais Sultanieh ne fut nullement le plus épouvantable des charniers auxquels on condamna le reste de la race arménienne. Le plus grand nombre des Arméniens durent faire un voyage beaucoup plus long au sud-est, et furent concentrés à Alep, capitale de la Syrie septentrionale, pour être ensuite dispersés parmi les provinces arabes au-delà de cette ville.

Entre l'Anatolie et l'Arabie, cette partie de l'empire ottoman qui est au nord-ouest, et cette autre portion qui est au sud-est, il existe un contraste violent. Les hautes terres de l'Anatolie peuvent être considérées comme une zone tempérée au même titre que l'Europe, et les Arméniens qui y habitent ne sont pas seulement européens par la civilisation, mais ils sont accoutumés à un climat essentiellement européen, au climat qui règne dans la péninsule des Balkans, ou en Autriche-Hongrie. Mais lorsque vous avez descendu les dernières terrasses de ces hauts plateaux, et que vous suivez le cours de l'Euphrate, à partir de ses gorges dans les montagnes de l'Arménie jusqu'aux plaines de la Mésopotamie, vous sortez brusquement de l'Europe pour entrer dans un pays qui approche des tropiques.

Vous vous trouvez dans l'Arabie septentrionale, vaste amphithéâtre descendant graduellement au sud-est vers le golfe Persique, et s'enfonçant dans quelques-unes des régions les plus brûlantes de la terre. Cet amphithéâtre a été le témoin de nombreuses tragédies macabres dans le passé, mais d'aucune certainement plus horrible que celle qui s'y passe aujourd'hui que le climat de feu des tropiques achève les pauvres Arméniens accoutumés à leur climat tempéré du nord.

Voici la narration d'un résident à Alep qui les a vus traverser cette ville, poussés en avant comme un troupeau, et aller à la mort.

“L'affreuse rumeur de leur exode avait précédé leur arrivée, et d'abord,” dit-il, “nous n'avons pas attaché beaucoup d'importance à ces bruits ; mais comme beaucoup des réfugiés arrivent maintenant à Alep, il est impossible d'avoir le moindre doute sur la vérité de toute l'affaire. Le 2 août, huit cents femmes environ, les unes approchant de la quarantaine, les autres âgées, accompagnées d'enfants au-dessous de l'âge de dix ans, arrivent à pied de Diyarbekir, après quarante-cinq jours de marche, et dans l'état le plus pitoyable qui se puisse imaginer. Elles racontent que les Kurdes ont enlevé toutes les jeunes femmes et les jeunes filles, leur ont pris tout ce qu'elles avaient jusqu'à leur dernier sou, et qu'elles ont souffert de la faim, des privations et des fatigues

de toute sorte. Leur condition déplorable confirme cette déclaration dans tous ses détails.

L'on me dit que 4,500 personnes ont été envoyées de Sughurt à Ras-el-Ain, que plus de 2,000 l'ont été de Mezereh à Diyarbekir, et que toutes les villes de Bitlis, Mardin, Mossoul, Severek, Malatia, Besneh, etc., ont été dépeuplées, que les hommes, les garçons et beaucoup de femmes ont été tués et que les survivants ont été disséminés dans le pays. Si cette histoire est vraie,—et il n'y a aucun doute qu'elle ne le soit,—ces derniers doivent naturellement mourir de fatigue, de faim et de maladie. Le gouverneur de Deir-el-Zor, qui est maintenant à Alep, dit qu'il y a 15,000 Arméniens dans cette ville. Les malheureux vendent souvent leurs enfants pour ne pas mourir de faim, car le gouvernement ne leur donne pour ainsi dire aucune provision."

Le nombre des réfugiés était monté au chiffre de 20,000, le 19 août, date d'une autre lettre d'un témoin indépendant :

"Depuis le premier août, 20,000 Arméniens sont arrivés jusqu'ici à Alep. Les trains sont aiguillés pour la plupart sur la ligne Damas-Hama et vont dans le sud pour disperser leurs voyageurs parmi les Arabes et les Druses, tandis qu'on permet à une petite partie des réfugiés de rester à Alep pour le moment. Ils racontent tous des histoires absolument déchirantes de leurs privations, des mauvais traitements des vols et des atrocités commises en route, et à l'exception de ceux qui venaient d'Aintab,* il y

* Cette ville se trouve à une petite distance d'Alep.

avait parmi eux peu d'hommes, si même il y en avait, peu de filles de plus de dix ans ou de jolies femmes mariées. Des voyageurs venant de l'intérieur du pays ont rapporté à celui qui écrit ces lignes que les sentiers sont couverts de cadavres. Entre Ourfa et Arab-Pounar, sur une distance de 40 kilomètres environ, on voyait sur la route plus de 500 cadavres qui n'avaient pas été enterrés Le mot d'ordre est : " La Turquie aux Turcs."

" Des personnes prudentes et raisonnables, bien informées là-dessus disent que le nombre des morts jusqu'au 15 août s'élevait au chiffre de plus 500,000 personnes. Le territoire ainsi affecté comprend huit provinces, Van, Erzeroum, Bitlis, Diarbekir, Mamouret-ul-Aziz, Angora et Sivas, où les Arméniens ont déjà été, pour ainsi dire, exterminés. Il n'y a de reste qu'Alep et Adana, et là les tueries sont déjà à l'ordre du jour."

Et cependant la misère à Alep devint si terrible qu'elle dépassa tout ce qui était arrivé en Cilicie, et dans les provinces du Nord. Nous pouvons deviner l'impression que ces horreurs firent sur un habitant de Mersina, par la lettre du 22 septembre dans laquelle il décrit les atrocités dans son propre district :

" Le nombre des Arméniens qu'on a envoyés de la région d'Adana," dit-il, " se monte maintenant à 25,000 environ, et cela en plus des milliers d'autres qui viennent du nord et traversent cette ville. La

misère de ces malheureux, leurs souffrances, et leurs privations sont indescriptibles. Les morts sont innombrables. Des centaines d'enfants sont constamment abandonnés par leurs parents qui ne peuvent supporter le spectacle de leurs souffrances ou qui n'ont pas la force de les soigner. Beaucoup de ces enfants sont laissés sur le bord de la route. Et l'on rapporte que quelquefois les enfants sont jetés par les portières des wagons. Les méchancetés des policiers et des fonctionnaires aggravent encore la triste condition de ces exilés." Et cependant continue-t-il "*les conditions qui règnent ici dans ce voisinage sont assez bonnes en comparaison de celles qu'on trouve entre Osmanieh et Alep*, où la foule énorme des exilés et le manque de provisions font du problème du ravitaillement et du transport de ces malheureux une tâche absolument impossible"

Être ainsi abandonnés sans ressources, comme les chiens parias de Constantinople!

Telle était la destinée qui était réservée à ces Arméniens après ce trajet atroce de centaines de kilomètres.

L'avant-dernière étape à la ville sur le Mourad Sou (dont nous avons donné plus haut la description faite par un témoin) doit avoir paru à beaucoup de ces infortunés le comble du malheur. Mais ici à Alep ils souffrirent un supplice encore plus affreux, et ce qui leur était réservé était encore plus terrible. Le nom sinistre de Deir-el-Zor nous

en prévient. Alep se trouve dans une oasis du désert, et la rivière qui l'arrose s'enfonce dans des marécages, à une journée de marche environ au sud-est de la ville. Ces marécages furent donnés aux premiers venus des Arméniens, mais, comme ils n'étaient pas assez grands pour contenir une foule aussi nombreuse, les derniers groupes furent envoyés plus loin, à cinq jours de marche, vers la ville de Deir-el-Zor, capitale de la province voisine, en aval de l'Euphrate, là où la rivière se dirige vers le golfe Persique à travers les steppes brûlantes du plateau d'Arabie.

Pendant ces dernières étapes, les victimes subirent les tourments d'autres bourreaux. Les Kurdes avaient été aux aguets dans les collines, et les Bédouins les remplacèrent désormais. "Il aurait mieux valu pour ces malheureuses gens, sacrifiés aux passions et à la haine de leurs oppresseurs, mourir sous les balles dans leur patrie montagneuse qu'être traînés ainsi par tout le pays. Des centaines sont morts de faim et sous les coups, le long de la route, et presque tous périssent de faim et de soif, ou bien ils sont enlevés par les Arabes Anazeh dans le désert où on les a conduits." Les Arabes succombent eux-mêmes aux privations dans leur propre désert, comme un autre témoin en fait la remarque.

C'est ainsi que ces malheureux arrivèrent à Deir-el-Zor.

Nous avons un récit détaillé de ce qui est arrivé à Deir-el-Zor, d'après un témoin absolument sûr, Fraïlein Beatrice Rohner, missionnaire suisse de Bâle. Fraïlein Rohner a été un témoin oculaire des souffrances des Arméniens à Deir-el-Zor, et en a fait une description dans le "*Sonnenaufgang*" (Aurore), organe de la ligue dite "*Deutscher Hilfsbund für Christliches Liebeswerk im Orient*" (Ligue allemande pour aider les œuvres de charité chrétienne en Orient). Voici maintenant quelques passages extraits de son récit :

"A Deir-el-Zor, ville importante du désert, à environ six journées de voiture d'Alep, nous avons vu un large *Khan*, dont toutes les chambres, la toiture, et les vérandas étaient couvertes d'Arméniens, foule composée surtout de femmes, d'enfants, et de quelques vieillards. Ils avaient dormi sur leurs couvertures, partout où ils avaient pu trouver de l'ombre.

* * * * *

"Le climat du désert est terrible pour ces montagnards. Le jour suivant, j'atteignis un large camp arménien de tentes de peaux de chèvres, mais la plupart de ces malheureux exilés dormaient au soleil sur le sable brûlant. Les Turcs leur avaient donné un jour

de repos, à cause du grand nombre de malades. A en juger par leurs vêtements, il était évident que ces gens avaient été à l'aise ; ils venaient de Geben, autre village près de Zeitoun, et étaient conduits par leur chef religieux. Cinq ou six des enfants de ces infortunés étaient morts tous les jours pendant le trajet. Ils venaient d'enterrer une jeune femme, la mère d'une petite fille, âgée de neuf ans, et ils me supplièrent d'emmener cette petite fille avec moi.

“ Ceux qui ne connaissent pas le désert ne peuvent se figurer les souffrances qu'impose un tel voyage : c'est un désert de collines sans le moindre ombrage, où il faut marcher sur des rochers escarpés, et où l'on ne peut étancher la soif qui vous dévore aux eaux bourbeuses de l'Euphrate dont le cours sinueux se poursuit tout près de là.

“ Le jour suivant, je trouvai un autre camp de ces Arméniens de Zeitoun. Là encore c'étaient les mêmes souffrances indescriptibles, les mêmes récits des mêmes tortures. ‘ Pourquoi ne nous tue-t-on pas tous sur le champ ? ’ me demandait-on. ‘ Depuis des jours, nous n'avons pas d'eau à boire, et nos enfants se meurent de soif. Pendant la nuit les Arabes nous attaquent ; ils nous volent les couvertures, les vêtements que nous avons pu emporter avec nous ; ils enlèvent nos jeunes filles, et violent nos femmes. Si l'un de nous ne peut marcher, l'escorte des *gendarmes* nous bat. Quelques-unes des femmes se sont jetées dans l'Euphrate du haut des rochers pour sauver leur honneur, quelques-unes d'entre elles avaient leurs enfants dans leurs bras.’ ”

Nous lisons les mêmes horreurs en résumé dans un article (auquel nous avons fait allusion plus haut) que le professeur Hagopian a fait paraître dans le journal "*Armenia*" de Marseilles, le premier septembre, 1915 :—

“ Ces malheureux déportés (venant en grande-partie de Zeitoun) ont été relégués surtout dans deux endroits ; une partie d'entre eux dans une région marécageuse, qui est restée jusqu'alors inhabitée, à cause de la malaria ; les autres ont été envoyés dans un lieu encore plus malsain, dans la direction du Golfe Persique (c.-à-d., Deir-el-Zor), et qui est si terrible qu'ils ont demandé à être envoyés dans les marécages ; mais leur pétition ne leur pas été accordée.”

Et cependant ils étaient sûrs de trouver la mort dans ces marais.

“La malaria fait de grands ravages parmi eux, parce qu'il manquent absolument de nourriture et d'abri. Quelle ironie cruelle de penser que le gouvernement prétend les envoyer ici pour fonder une colonie ! Ils n'ont ni charrues, ni graines à semer, ni pain, ni abri : de fait on les envoie ici les mains vides.” (A.C.R.)

“ Lorsque les réfugiés arrivèrent d'abord à Alep,” raconte le même témoin, “ la population chrétienne acheta pour eux de la nourriture et des vêtements ; mais le Vali refusa de lui permettre d'avoir le moindre rapport avec les réfugiés, prétendant qu'ils

avaient tout ce dont ils avaient besoin. Quelques jours plus tard, ils purent cependant obtenir les secours dont ils manquaient.” En d’autres termes, le plan du gouvernement fut déjoué grâce aux instances pressantes des chrétiens de la localité, mais non pas pour longtemps.

“ La population arménienne de la Cilicie qui a été exilée dans les provinces d’Alep, de Deir-el-Zor et de Damas, mourra certainement de faim.

“ Suivant nos renseignements, le gouvernement a même refusé de laisser dans leurs foyers les colonies arméniennes insignifiantes d’Alep et d’Ourfa, qui auraient pu venir au secours de leurs malheureux coreligionnaires déportés jusque là dans le sud ; et le Katholikos de la Cilicie, qui est encore à Alep, ne cesse de distribuer les secours que nous lui envoyons.”

Ce passage est extrait de la lettre datée du 15 août, 1915, que nous avons déjà citée plusieurs fois, et qui est adressée à un haut dignitaire ecclésiastique arménien vivant dans un pays neutre. Elle montre comment le Katholikos arménien de la Cilicie, le représentant le plus éminent de sa nation dans cette partie du pays, a fait tous ses efforts pour distribuer des secours, lorsque les chrétiens de l’endroit ont échoué dans cette entreprise. Cela est confirmé par une lettre d’une date antérieure, (15 juin, 1915) partie de Constantinople, et

publiée le 28 août, par le journal arménien "*Gotchnag*" de New York :—

"Parmi les milliers de familles déportées à Sultanieh, on compte à peine cinquante hommes. La plupart ont fait le voyage à pied, quelques-unes des vieilles femmes et des enfants sont morts sur la route ; de jeunes femmes ont accouché prématurément, et ont été abandonnées dans les montagnes. Même en ce moment, dans cet endroit où ils sont exilés, les malheureux déportés perdent chaque jour une douzaine de leurs compagnons, victimes de la maladie et de la faim. A Alep, il faut environ 35 livres turques par jour pour fournir du pain à ces infortunés. Vous pouvez vous imaginer quel doit être leur état dans le désert, là où les Arabes indigènes ne trouvent pas à se nourrir.

"Une somme d'argent a été envoyée de Constantinople au Katholikos de Cilicie qui se trouve maintenant à Alep, témoin des tortures et de l'agonie de son troupeau. Ici, du moins, les autorités permettent la distribution de secours à ces infortunés. A Sultanieh, il a été jusqu'ici impossible de les secourir, car le gouvernement refuse cette permission, malgré les efforts de l'ambassade américaine."

Les étrangers eurent beau persister dans leurs efforts philanthropiques ; tout fut en vain. Un autre journal arménien, le "*Bahag*," déclare, que, le 9 septembre,

"une commission de cinq membres a quitté l'Amérique pour Constantinople dans le but d'aider

les Arméniens dans leur détresse. La mission désire vivement voyager dans l'intérieur du pays, pour se rendre compte par elle-même de la situation, et prendre des mesures en conséquence ; mais le gouvernement turc lui a refusé cette permission."

Ainsi les "Jeunes Turcs," lorsqu'ils eurent parqué le reste des Arméniens dans leurs "colonies agricoles" empêchèrent tout secours de parvenir à la onzième heure à ces infortunés, pour être bien sûrs que le "problème arménien" recevrait cette fois-ci une "solution" définitive.

Telle est, dans ses grandes lignes, l'histoire de ce qui est arrivé à la population arménienne qui vivait en paix et au sein de la prospérité dans les villes et les villages de l'empire ottoman, il y a seulement huit mois. Et nous nous sommes bornés à raconter le "*cours*" normal du crime, à décrire le projet tel qu'il fut organisé par le gouvernement à Constantinople et exécuté en général par ses subordonnés. Nous n'avons pas parlé des raffinements de tortures infligées à ces malheureux ; et cependant, dans de nombreux cas, l'initiative de gouverneurs particulièrement scélérats, ou de gendarmes particulièrement brutaux, sut encore ajouter à l'horreur d'un tableau déjà assez noir. Les Arméniens, avant d'être massacrés, durent souffrir

des tourments dignes du moyen-âge, et la déclaration suivante d'un résident étranger d'une ville d'Anatolie est confirmée par d'autres récits moins détaillés.

“ Je fus appelé un jour dans une maison où je vis un drap qui venait de la prison et que l'on avait envoyé à la lessive. Je résolus d'aller jusqu'au fond de l'affaire, et j'y réussis grâce à deux personnes très sûres qui avaient été témoins en partie de la scène Le prisonnier est placé dans une chambre. Des gendarmes se tiennent par groupes de deux à chacun de ses côtés, et il y en a deux au bout de la chambre pour administrer, chacun à son tour, la bastonnade, tant qu'il leur reste quelque force dans le bras. Du temps des Romains, on donnait 40 coups tout au plus ; ici on va jusqu'à administrer 200, 300, 500 et même 800 coups. Le pied enfle, puis crève, sous ces coups innombrables. On emporte ensuite le prisonnier dans la prison, et on le met sur un lit à côté des autres prisonniers. On fait revenir à eux les prisonniers qui s'évanouissent pendant le supplice, en leur jetant de l'eau froide sur la tête.

“ Le jour suivant, ou plus exactement, pendant la nuit, car toutes ces tortures sont infligées pendant la nuit à —, aussi bien qu'à —, on recommence la bastonnade, en dépit des pieds qui sont gonflés et des blessures. J'étais alors à —, mais, dans cette prison, il y avait aussi des prisonniers au nombre de 30, et tous avaient leurs pieds dans un tel état que la gangrène s'y mit et qu'ils durent être amputés, s'ils n'avaient pas déjà été amputés. Un jeune

homme mourut sous les coups dans l'espace de cinq minutes. Outre la bastonnade, on emploie d'autres méthodes, par exemple on place des fers rougis au feu sur la poitrine." (A.C.R.)*

Mais c'est peut-être le gouverneur de Trébizonde qui trouva la variante la plus épouvantable au programme officiel.

"Un certain nombre d'allèges ont été chargées d'Arméniens à différentes reprises et envoyées dans la direction de —. On croit généralement que ces malheureux ont été noyés. Pendant les premiers jours, on avait mis à bord d'un grand caïque, ou allège, des hommes qu'on supposait être membres du comité arménien et qu'on envoya vers —. Deux jours plus tard, un certain sujet russe et l'un de ceux qui étaient à bord du caïque revint par terre sérieusement blessé à la tête et si fou qu'il ne put pas se faire comprendre.

"Tout ce qu'il pouvait dire était 'Boum ! Boum !' Il fut arrêté par les autorités et conduit à l'hôpital municipal, où il mourut le jour suivant. Un Turc raconta que ce bateau rencontra non loin de — un autre bateau monté par des gendarmes ; ceux-ci se mirent à tuer tous les hommes et à les jeter par-dessus bord. Ils crurent les avoir tous tués, mais

* Une autre déposition, imprimée dans le même rapport, déclare que "l'on se sert fréquemment de la bastonnade aussi bien que de la torture par le feu (dans quelques cas on crève les yeux des victimes)." (A.C.R.)

ce Russe, qui était grand et fort, n'était que blessé et put nager jusqu'au rivage, sans être remarqué. Un certain nombre de ces caïques ont quitté —, chargés d'Arméniens, et généralement ils reviennent vides au bout de quelques heures."

Ce récit est pris à une déposition contenue dans le rapport de la Commission des États-Unis, et il est confirmé par d'innombrables témoignages. Il a circulé dans tout l'empire ottoman, et, à vrai dire, les preuves de sa véracité sont assez convaincantes. Le même témoin continue en décrivant comment "un certain nombre de cadavres de femmes et d'enfants ont été rejetés dernièrement par la mer sur le sable du rivage au-dessous des murs du monastère italien qui se dresse sur cette côte, et ont été enterrés par des femmes grecques dans le sable sur lequel ils ont été trouvés."

CHAPITRE V.

FAUSSES EXCUSES.

Toutes ces horreurs,—le massacre systématique et le raffinement des tortures,—furent infligées aux malheureux Arméniens, sans la moindre provocation de leur part. “ Nous sommes en guerre,” répondra probablement le gouvernement ottoman ; “ nous luttons pour notre existence. Les Arméniens souhaitaient la victoire de nos ennemis ; ils complotaient pour amener cette victoire. Ils étaient des traîtres vivant en liberté dans une zone militaire, et nous avons été obligés de les traiter avec une sévérité toute militaire.” Mais de telles excuses sont contredites entièrement par les faits. Ces Arméniens n’habitaient pas une zone militaire. Aucune des villes, aucun des villages dont ils ont été arrachés systématiquement pour être conduits à la mort, ne se trouvait près du siège des hostilités. Villes et villages étaient tous dans l’intérieur de l’Anatolie, aussi loin également de la frontière du Caucase que de celle des Dardanelles. Il leur était impossible de coopérer avec les armées de l’Entente, et il leur était également impossible d’essayer de s’insurger par eux-mêmes, car ils ne formaient pas

une communauté compacte. Ils étaient disséminés dans un vaste pays, y formant de petites colonies, et ils étaient partout en minorité auprès de leurs voisins tures. Les pouvoirs civil et militaire étaient en sûreté dans les mains des Tures, et les Arméniens surtout étaient incapables de tenter un coup de main. L'on doit répéter ici que ces Arméniens, habitant des villes, étaient un peuple essentiellement pacifique, laborieux, aussi inhabile au maniement des armes,* et aussi ennemi de toute violence que la population urbaine de l'Europe occidentale. Le gouvernement ottoman ne peut déguiser son crime sous le nom de mesure préventive, car les Arméniens étaient si loin de nourrir de sinistres desseins contre le gouvernement, qu'ils n'essayèrent même pas de résister après que celui-ci eut signé leur arrêt de mort. En réalité, il n'y a que deux cas dans lesquels le décret de déportation rencontra quelque résistance sérieuse. Il y eut d'abord l'opposition sérieuse des Arméniens dans le vilayet d'Antioche : les villageois arméniens se réfugièrent dans les montagnes, et se battirent pendant sept semaines, acculés à la mer, jusqu'au moment

* Depuis des années le gouvernement avait pris les mesures les plus rigoureuses pour empêcher les Arméniens de posséder des fusils.

où ils furent sauvés presque miraculeusement par la flotte française, dans les circonstances que nous avons déjà rapportées plus haut. Et il y eut l'héroïsme désespéré de la ville de Shabin Karahissar, située dans l'hinterland de Trébizonde : là 4,000 Arméniens prirent les armes, lorsque parvint le décret de déportation, et résistèrent aux troupes turques depuis le milieu du mois de mai jusqu'au début de juillet. Les Turcs amenèrent alors des renforts et de l'artillerie et écrasèrent facilement la ville. "Karahissar," lit-on dans la lettre adressée à l'ecclésiastique arménien, "fut bombardée ; et toute la population, de la campagne, aussi bien que de la ville, fut impitoyablement massacrée, sans même excepter l'évêque." Rien ne peut mieux montrer que ce fait combien peu le gouvernement ottoman avait à craindre les Arméniens, et avec quel empressement il employa les moyens les plus sûrs de les exterminer, dès que l'occasion s'en présenta.

Telle fut la façon d'agir du gouvernement à l'égard des Arméniens sans défense et sans soupçons, qui vivaient dans les villes. Lorsqu'il eut affaire aux communautés moins dociles de paysans habitant les montagnes, il n'essaya même pas de cacher ses intentions, et avant même d'annoncer le décret de déportation, il les attaqua sur le

champ, l'épée à la main. Tel fut le traitement de Zeitoun, communauté arménienne qui depuis huit cents ans vivait et prospérait dans une demi-indépendance parmi les montagnes qui dominent la plaine de Cilicie.

Les habitants se distinguaient des autres Arméniens de la Cilicie, parce qu'ils possédaient des armes, et ils semblent s'être préparés de bonne heure à la lutte fatale qui approchait. Mais ils furent désarmés, dit-on, par la promesse que, s'ils se soumettaient, leurs frères sans défense des villages de la plaine échapperaient ainsi à la mort. Les Turcs naturellement ne tinrent pas leur promesse, dès qu'ils eurent atteint leur but ; et ainsi les braves montagnards ont succombé inévitablement à la supériorité du nombre.

“ Le rideau sanglant est tombé sur Zeitoun, et cette race guerrière de braves montagnards a été écrasée dans cette année criminelle à jamais mémorable ! Fidèles défenseurs et restes de la dynastie Roupenienne, ils ont pu défendre leurs foyers, et avaient résisté victorieusement à toutes les incursions des Turcs. Ils ont été enfin vaincus par les puissantes forces turques, et la forteresse de Zeitoun est maintenant dans les mains de l'ennemi !

“ Il paraît qu'après l'échec l'hiver dernier du plan de campagne turc contre le canal de Suez, Djemal Pacha, commandant l'armée de Syrie, conduisit de

nombreuses troupes de l'armée régulière contre Zeitoun. Les Zeitounlis se retranchèrent dans leurs places fortes, et luttèrent pendant deux ou trois mois contre un ennemi, bien supérieur à eux par le nombre et qui était soutenu par une artillerie lourde : les Arméniens espéraient toujours que des renforts arriveraient à temps pour les délivrer. Mais aucun secours ne vint, et ils luttèrent jusqu'à la dernière cartouche. Ce fut vers la fin de mai que Zeitoun fut pris par les Turcs qui massacrèrent tous les habitants qu'ils y trouvèrent. Quelques centaines de vieilles femmes, dit-on, furent déportées à Angora, et d'autres dans les plaines de la Mésopotamie, où, d'après le rapport, elles subirent les pires indignités, "indignités que nous connaissons déjà grâce à la description que Fraülein Rohner nous a faite de Deir-el-Zor, et que l'écrivain, que nous venons de citer, aurait appelées d'un autre nom, s'il avait connu ce terrible récit."

Telle fut la fin de Zeitoun, telle qu'elle est racontée dans le numéro du mois de juillet du journal de Londres "*Ararat*." Zeitoun a péri, mais plus à l'est, une autre communauté de paysans, Sassoun, en luttant désespérément, a tenu en échec les assassins. Sassoun est une fédération de quarante villages arméniens, situés dans le pays montagneux qui sépare le bassin supérieur du Tigre de la gorge du Mourad Sou. Cette fédération mène depuis des siècles une existence à demi-indépendante, se suffisant presque à elle-même, au

grand désespoir du gouvernement ottoman, et excitant la jalousie de ses voisins moins prospères, les Kurdes. En 1895, Abd-ul-Hamid avait déjà voulu se faire la main en commandant des massacres à Sassoun ; et, au mois de mai 1915, les " Jeunes Turcs " marquèrent cette ville, aussi bien que Zeitoun, sur la liste des villes à détruire.

Le 15 septembre, le journal arménien "*Horizon*" de Tiflis publiait la communication suivante qui lui venait d'Igdir, premier bureau de poste sur la frontière russo-turque.

" Un jeune homme qui a échappé des villages de Sassoun, le 2 août, nous donne le renseignement suivant : ' Sassoun aussi a connu les horreurs des massacres. Les villages de la plaine ont tous été ravagés. Rouben (l'un des chefs de la défense) résiste encore avec ses compagnons au cœur de lion.—bande petite, mais invincible,—contre leur ennemi sinistre. Mais ses jours sont comptés. Pour le sauver, l'on ne doit pas perdre de temps à le mettre en possession d'une quantité illimitée de munitions.' "

Les Sassounlis sont des hommes de ressource. Ils ont même appris à fabriquer des munitions avec des produits indigènes. Mais ils sont toujours assiégés par les troupes régulières soutenues par de l'artillerie, et tous les Kurdes ont pris les armes contre eux. Voici les derniers moments de

Sassoun, tels que nous les décrit le chef Rouben lui-même qui a pu s'échapper à la onzième heure, en franchissant les lignes turques, et est arrivé à Tiflis, où il a fait le récit, qui a été communiqué ensuite à Lord Bryce, dans une lettre en date du 6 novembre 1915 envoyée par un habitant de cette ville.

“ Tandis que les soldats-bouchers de Djevat Bey et les soldats réguliers de Kiazim Bey étaient occupés à Bitlis et à Moush, l'on envoya des cavaliers à Sassoun au début de juillet pour encourager les Kurdes qui avaient été battus par les Arméniens au début de juin. La cavalerie turque envahit la vallée inférieure de Sassoun et captura quelques villages après une lutte assez vive. Sur ces entrefaites les tribus kurdes, qui avaient été réorganisées, essayèrent de cerner Sassoun en venant du sud, de l'ouest, et du nord. Pendant la dernière quinzaine du mois de juillet l'on se battit continuellement, quelquefois même pendant la nuit. En somme les Arméniens surent repousser les attaques de tous les côtés et chassèrent les Kurdes de leurs positions avancées. Les habitants de Sassoun toutefois avaient d'autres inquiétudes : leur population avait doublé depuis que leurs frères, qui s'étaient échappés de leurs villages des plaines, s'étaient réfugiés dans leurs montagnes. La récolte de mil de la dernière saison avait été fort mauvaise ; tout le miel, les fruits et les autres produits du pays avaient été consumés, et le peuple s'était nourri de mouton rôti sans sel : l'on n'avait même pas assez de sel pour rendre le

monton plus nourrissant et les munitions ne suffisaient plus à subvenir aux besoins de cette lutte continuelle. Mais la scène la plus tragique n'était pas encore arrivée. Kiazim Bey, après avoir réduit la ville et la plaine de Moush, lança son armée sur le district de Sassoun pour essayer de nouveau d'écraser les braves montagnards. La lutte recommença sur tous les fronts autour de Sassoun. L'artillerie fit d'affreux ravages dans les rangs arméniens. Rouben me dit que Gorium, Tigran, et 20 autres des meilleurs lutteurs furent tués par un seul obus, qui éclata au milieu d'eux. Encouragés par la présence de l'artillerie, la cavalerie et les Kurdes marchèrent de l'avant avec une énergie infatigable.

Les Arméniens furent obligés d'abandonner leurs premières lignes de défense, et durent se retirer chaque jour plus avant sur les hauteurs d'Antok, massif central de leurs montagnes, qui s'élève à une hauteur de 10,000 pieds environ. Les femmes et les enfants et leurs grands troupeaux gênaient grandement les mouvements des défenseurs dont le nombre se vit réduit de 3,000 à la moitié de ce chiffre environ. Une confusion terrible régnait pendant les attaques turques aussi bien que pendant les contre-attaques arméniennes. De nombreux Arméniens brisèrent leur fusil après avoir tiré leur dernière cartouche, et se servirent de leur revolver et de leur poignard. Les réguliers turcs et les Kurdes se montant maintenant au nombre de 30,000 environ escaladèrent les hauteurs et entourèrent de près la principale position arménienne. Alors eut lieu l'une de ces luttes héroïques et désespérées qui ont toujours été l'orgueil

des montagnards. Les hommes, les femmes et les enfants se battirent avec leurs couteaux, des faux, des pierres et tout ce qu'ils purent saisir.

“ Ils firent rouler d'énormes blocs de pierre en bas des pentes escarpées, écrasant ainsi de nombreux ennemis. Dans un corps à corps terrible on vit des femmes plonger leur couteau dans la gorge des Turcs. Le 5 août, le dernier jour de la bataille, les rochers souillés de sang d'Antok furent emportés d'assaut par les Turcs. Les guerriers arméniens de Sassoun, sauf ceux qui avaient traversé les lignes des Turcs pour attaquer de flanc ces derniers, avaient péri les armes à la main. Plusieurs jeunes femmes, se voyant sur le point de tomber dans les mains des Turcs, se jetèrent en bas des rochers, quelques-unes avec leurs petits enfants dans les bras. Les survivants ont depuis lors continué à faire une guerre de guérillas, vivant uniquement de mouton non salé et d'herbes. L'hiver qui approche peut avoir des conséquences terribles pour le reste des Arméniens de Sassoun, parce qu'ils n'ont rien à manger et aucun moyen de se défendre.”

Telle est la façon dont les Turcs agissent avec les Arméniens peu nombreux qui sont en état de se défendre. Et cependant le seul crime de Sassoun et de Zeitoun a été leur prospérité, cause de tant de jalousies, crime qui n'a rien à voir avec la guerre. Dans leur cas, comme dans les autres cas d'ailleurs, le prétexte qu'on met en avant de la “*zone militaire*”

ne vaut rien, et il n'y a qu'un seul exemple où l'on pourrait l'alléguer avec un semblant de justification,—celui des Arméniens résidant à Constantinople même, ou dans son voisinage immédiat. Ces Arméniens sont peut-être les citoyens les plus tranquilles et les plus laborieux de l'Empire ottoman, cependant, comme leur situation aurait pu leur permettre d'avoir des intelligences secrètes avec les forces alliées aux Dardanelles, nous allons examiner leur traitement pendant un instant pour voir si des considérations militaires peuvent être, ici du moins, le motif réel de leur déportation. Nous avons de nombreux témoignages à notre disposition.

“ A Andrinople, par ordre du gouvernement, tous les fonctionnaires arméniens dans les institutions administratives, publiques et financières, ont été congédiés. Les soldats turcs qu'on avait fait venir d'autres vilayets ont commis des atrocités qui ne peuvent être racontées. Les Arméniens sont continuellement exposés aux persécutions. Cinquante Arméniens environ de la ville ont été emprisonnés ou exilés. Il est défendu aux Arméniens d'aller à l'étranger, ou même de voyager dans l'intérieur de la province.

“ Les Arméniens de Keshan ont été déportés. Les bateliers arméniens de Silivri ont été jetés en prison, sous l'inculpation d'avoir ravitaillé les sous-marins anglais.

“ L’église et le couvent arménien à Dhimotika ont été confisqués par le gouvernement. L’on a donné deux semaines de grâce aux Arméniens de cette localité pour émigrer ailleurs. Les Arméniens de Malgara ont eu aussi deux semaines de grâce. *Leurs maisons seront occupées par les Turcs qui ont émigré de Serbie.* Les Arméniens de Tchorlou ont été déportés.”

Tout cela est pris à une lettre écrite de Constantinople, publiée le 28 août par le journal arménien “ *Gotchnag* ” de New York, et la “ lettre à un ecclésiastique ”* que nous avons déjà si souvent citée peut servir de suite à cet extrait :

“ Le projet vient d’être mis à exécution dans le voisinage même de Constantinople. La masse des Arméniens du vilayet d’İsmid et de la province de Brousse ont été déportés en Mésopotamie, laissant derrière eux leurs foyers et leurs possessions. Les Turcs ont également déporté la population d’Adapazar, d’İsmid, de Gegveh, d’Armacha et du voisinage, en fait de tous les villages du vilayet d’İsmid, à l’exception de Bagtchedjik, où on leur a accordé un sursis de quelques jours

“ Maintenant c’est le tour de Constantinople, et la population, qui est frappée de panique, attend de

* Cette lettre porte la date du 15 août, et doit donc être plus récente que celle qui a été publiée à New York, le 28 août, étant donné le temps qu’il faut à un courrier pour aller de Constantinople en Amérique.

moment en moment l'exécution du décret qui doit décider de son sort. Les arrestations sont innombrables, et ceux qui sont arrêtés disparaissent sur le champ de la capitale. Certainement la plupart d'entre eux ne survivront pas. Ce sont les petits boutiquiers, nés dans les provinces, mais établis à Constantinople, que l'on a déportés jusqu'à présent, y compris . . . (ici six noms donnés comme spécimens). On s'efforce en ce moment de sauver au moins la population arménienne de Constantinople, de cette horrible extermination de la nation arménienne, afin qu'à l'avenir nous puissions avoir du moins quelque point d'appui pour la cause arménienne en Turquie."

Mais ici aussi, tous les efforts furent inutiles. Dès le 15 juin on avait commencé à saisir les Arméniens de la capitale, et vingt-six de leurs représentants les plus éminents furent pendus en public après un jugement sommaire du conseil de guerre.* Puis cette première terreur avait passé, et si cette exécution avait pu garantir le reste des Arméniens, le sacrifice n'eût pas été très lourd. Mais le gouvernement ottoman n'attendait que l'occasion favorable. Le 4 septembre, le "*Gotchnag*" rapporte que :—

"Dans tous les quartiers de Constantinople l'on a commencé à tenir un registre des Arméniens, dressant

* Vingt des noms sont publiés dans le numéro de juillet du journal "*Ararat*."

des listes séparées de ceux qui sont venus d'Arménie et de ceux qui sont nés à Constantinople. L'on suppose que le gouvernement va déporter ceux qui sont venus d'Arménie."

Après cela, les événements se suivirent rapidement, Le 5 septembre, l' "*Horizon*" de Tiflis publia un télégramme de Bukarest, annonçant que :—

"Les Turcs continuent leur extermination des Arméniens. Ils ont déporté de Constantinople tous les hommes. Dix mille hommes ont déjà été massacrés dans les montagnes d'Ismid."

Encore une fois nous voyons à l'œuvre le plan officiel. Après avoir lu cette nouvelle, nous ne sommes pas surpris d'apprendre d'autres sources que les femmes et les enfants arméniens de Constantinople et de la Thrace sont venus grossir la "colonie agricole" du désert d'Anatolie.

Ainsi les Arméniens des provinces voisines de Constantinople ont été condamnés au même sort horrible que leurs frères d'Anatolie. "Les bateliers arméniens de Silivri peuvent avoir ravitaillé les sous-marins anglais !" telle est l'excuse que l'on donne à tous les massacres. Mais ce n'est pas là le vrai motif. Incidemment on nous l'apprend en nous annonçant que "leurs maisons seront occupées par les réfugiés turcs venant de Serbie," et ainsi la

parole de Talaat Bey nous revient en mémoire, se vantant "qu'après cela il n'y aurait pas de question arménienne pendant cinquante ans."

"*Ottomanisation*," tel est le mot d'ordre. "Quant à l'Arménien, l'endroit qu'il habitait ne le connaîtra plus, et le Turc héritera de ses biens et de sa demeure." Lorsque nous relisons nos dépositions sous un tel jour, nous voyons apparaître avec une régularité sinistre les signes d'une telle politique.

"Les Arméniens ont dû évacuer quatre vilayets ; les mouhadjirs de Bosnie remplacent les Arméniens ainsi exilés. Les Turcs délirent de joie.

"Plus de 20,000 Arméniens qui ont été forcés d'émigrer d'une certaine province, sont maintenant jetés dans les déserts parmi des tribus nomades, laissant leurs maisons, leurs jardins et leurs terres labourées aux mouhadjirs tures. Dépouillés de tout ce qu'ils possédaient, ces malheureux n'ont pas de tombeaux pour leurs morts." *

"Aussitôt que les réfugiés arméniens eurent quitté leurs maisons, les mouhadjirs de la Thrace s'en emparèrent. On avait défendu aux premiers d'emporter la moindre chose avec eux, et ils virent eux-mêmes tous leurs biens passer en d'autres mains. Il doit y avoir de 20,000 à 25,000 Turcs dans cette ville maintenant, et le nom de la ville semble avoir été changé pour un nom ture."

* Extrait d'un rapport officiel du 18 juin, 1915.



Ces trois témoignages sont pris au rapport de la Commission des Etats-Unis ; et voici maintenant un extrait d'une lettre, écrite d'Athènes, en date du 8 juillet, qui décrit, en donnant des détails encore plus terribles, la façon dont les Turcs supplantèrent les Arméniens :

“ Deux missionnaires appartenant à une nationalité neutre que je connaissais **personnellement**, sont passés par Athènes hier. Ils ont commencé à me donner leurs renseignements en disant que la condition des Arméniens en Cilicie était terrible. La ville de Dörtyöl, après avoir été évacuée par sa population arménienne, a été occupée par des familles turques. Tous les Arméniens ont été exilés, chassés de leurs demeures, et souffrent naturellement de la faim. Leur état ne saurait se décrire. Avant l'évacuation, dix des principaux marchands furent pendus . . .

“ Zeitoun a eu le même sort. Il n'y a pas un seul Arménien de reste à Zeitoun et toutes les maisons sont occupées par des Turcs. Mes amis ne pouvaient comprendre exactement ce qui était arrivé aux habitants de Zeitoun,* mais l'on sait que les autorités turques ont pris le plus grand soin pour qu'ils ne vivent pas ensemble en trop grand nombre. L'on a essayé de les faire devenir mahométans, et les autorités ont tâché de distribuer une, deux ou trois familles dans chaque village turc du vilayet de Marash.

* Après avoir lu le récit de Fräulein Rohner qui nous parvient de Deir-el-Zor, nous savons mieux à quoi nous en tenir.

“ Ils ont essayé de faire la même chose à Hadjin, mais je ne sais pourquoi, la moitié seulement des habitants sont partis. Naturellement les maisons des déportés ont été occupées par les Turcs.

“ Les Turcs de Tarsos et d'Adana montrent les mêmes dispositions qu'ils ont montrées avant les massacres de 1909.

“ Les missionnaires de Beirout déclarent que la même persécution sévit contre les chrétiens syriens.”

L'on ne saurait trouver de témoignages plus accablants que ces dépositions, car elles prouvent d'une manière indiscutable que le massacre de la race arménienne a été fait de propos délibéré, longuement médité, et organisé jusque dans ses moindres détails. Ces “ mouhadjirs ” étaient des musulmans d'Europe, émigrants des provinces de l'empire ottoman, passées maintenant sous la domination chrétienne. Depuis la dernière guerre dans les Balkans, ils s'étaient rassemblés dans la marche occidentale de cet empire ottoman si amoindri, horde errant à l'aventure, et n'obéissant à aucun chef. Et maintenant nous les trouvons distribués dans les provinces asiatiques de l'empire, même en Cilicie, formant des groupes très bien répartis suivant la population arménienne dans chaque localité, et prêts en un clin d'œil à occuper la place des Arméniens, dès qu'aurait paru le décret de

la déportation de ces derniers. “ Aussitôt que les réfugiés arméniens eurent quitté leurs maisons, les mouhadjirs de la Thrace en prirent possession.” Aucun accroc ne se produisit, aucune temporisation qui eût pu sauver ces malheureux. L’organisation du massacre avait été faite de main de maître, de façon à agir radicalement. Aucune considération ne devait exempter du sort commun la plus petite partie de la race. Les Arméniens qui, après avoir été inscrits au rôle de la conscription, servaient dans les rangs de l’armée ottomane, auraient pu du moins être protégés par l’uniforme qu’ils portaient. Mais leur service militaire ne servit qu’à les préparer au massacre. Nous avons déjà dit comment ils furent désarmés et forcés de travailler sur les routes, derrière le front de l’armée du Caucase. Voici maintenant le chapitre final de leur histoire.

“ Les soldats arméniens subirent, eux aussi, le même sort. On les désarma tout d’abord et on les mit à construire des routes. Nous savons d’une source absolument sûre que les soldats arméniens de la province d’Erzeroum, qui travaillaient sur la route Erzeroum-Erzindjan, ont tous été massacrés. Les soldats arméniens de la province de Diyarbekir ont tous été massacrés sur la route Diyarbekir-Ourfa et sur la route Diyarbekir-Karpout. Quoiqu’il en soit, 1,800 jeunes Arméniens furent envoyés comme soldats de Karpout à Diyarbekir pour y travailler. Ils furent tous massacrés dans le voisinage d’Arghana.

Nous n'avons aucune nouvelle des autres vilayets, mais à coup sûr le même sort a été réservé aux autres Arméniens."

Ce passage est pris à la lettre adressée à un haut dignitaire ecclésiastique, et elle est confirmée par le témoignage oculaire et séparé d'un soldat musulman qui était dans l'un de ces bataillons spéciaux, et qui avait fait partie de la corvée chargée d'enterrer ses camarades chrétiens massacrés. (A.C.R.)

Ainsi le gouvernement ottoman a sacrifié même un avantage militaire à l'exécution complète de son projet arménien, et ce crime est peut-être le plus vil, bien qu'il soit loin d'être le plus cruel de tous ceux qu'il a perpétrés. Il a été commis, lui aussi, sans l'ombre d'une raison, contre des travailleurs disciplinés, dans des vilayets paisibles, séparés par des montagnes infranchissables du siège de la guerre. Lorsque nous jetons les regards sur les crimes qui ont eu lieu dans la "zone militaire," nous nous trouvons en face d'atrocités si épouvantables qu'elles ne sauraient être excusées par les nécessités militaires les plus importantes.

CHAPITRE VI.

CYNISME DANS LE CRIME.

La zone militaire de la Turquie à l'est traversait le berceau même de la race arménienne. Car nous avons déjà expliqué que les Arméniens massacrés pendant leur déportation n'étaient pas en général les habitants de l'Arménie proprement dite, mais venaient pour la plupart de colonies depuis longtemps établies dans les villes de l'Anatolie et de la Cilicie, plus à l'ouest. Dans l'Arménie proprement dite les Arméniens ne se cantonnaient pas dans les villes ; les paysans de la plaine étaient Arméniens eux aussi. En réalité, la majorité des Arméniens de l'Empire ottoman étaient encore concentrés, avant l'ouverture des hostilités, dans ces marches de l'est ; et ainsi la région délimitée par les cours supérieurs de l'Euphrate et du Tigre à l'est et au sud, et par les frontières russe et perse au nord et à l'est, était occupée par une population arménienne homogène pour ainsi dire, si l'on excepte les établissements des envahisseurs kurdes. C'est là que se trouvait le centre historique de la nation, ses villes les plus fameuses, ses monuments les plus beaux au point de vue de l'architecture et de l'art ; et c'est là, précisément

que les lignes des batailles russe et ottomane ont reculé et avancé tour à tour pendant près d'une année, qui fut l'année de la ruine de la nation arménienne.

Voici en résumé ce qu'a été le cours de la campagne, jusqu'ici. Pendant la première partie de l'hiver, presque aussitôt après être intervenus dans la guerre, les Turcs ont pris l'offensive sur une grande échelle et ont traversé la frontière russe, et ont envoyé une autre armée à l'est pour envahir la province perse d'Azerbaïdjan : ces deux mouvements ont échoué, et avant le printemps de 1915, leurs forces avaient été repoussées de la Transcaucasie, et forcées d'évacuer la province d'Azerbaïdjan, après une occupation temporaire de sa capitale Tabriz. Lorsque les Russes ont commencé à traverser la frontière à leur tour, les autorités ottomanes de la province frontière de Van ont lâché les troupes turques et les irréguliers kurdes sur la population arménienne. Dans les villages les Arméniens furent écrasés, mais, dans la ville de Van elle-même, les malheureux, après avoir vu massacrer quelques-uns de leurs chefs, et comprenant que le même sort les menaçait tous, ont pris les armes, ont chassé les meurtriers, et ont soutenu un siège de 27 jours,—1,500 défenseurs contre 5,000 assiégeants munis d'artillerie,—jusqu'au

moment où les Russes, en s'avancant victorieusement, ont fait lever le siège de la ville (17 mai). Par cette victoire, le côté oriental du lac Van a été débarrassé de la présence de l'ennemi ; le bassin du lac Van est le cœur même de l'Arménie ; et dans les premiers mois de l'été, les forces russes ont fait lentement le tour du lac en s'avancant vers l'ouest. Mais vers la fin de juillet, les Turcs ont reçu de sérieux renforts, et prenant de nouveau l'offensive, ont réussi à réoccuper Van. Mais de nouveau, au bout de trois semaines, ils ont été chassés de leurs positions, et maintenant la ligne est à peu près la même qu'elle était au mois de juin, juste au milieu du bassin du lac Van, le lac lui-même séparant les combattants. Une fois de plus encore, les Russes paraissent pousser de l'avant, chassant du pays le Turc et le Kurde. Mais les conditions géographiques offrent de grandes difficultés, et l'ennemi est supérieur en nombre. Les Russes achèveront sans doute la libération de l'Arménie avec le temps, mais en attendant, les plus terribles catastrophes ont eu lieu, et les paysans qui attendaient leur arrivée, en proie à toutes les inquiétudes, ont été anéantis par les massacres, ou envoyés en exil dans la plus complète misère.

Les soldats turco-kurdes commencèrent à commettre les pires atrocités à partir du déchaînement

des hostilités. La province perse d'Azerbaïdjan renferme une grande population de chrétiens syriaques, et les souffrances de ces infortunés aux mains des hordes des envahisseurs nous sont décrites, avec mille détails horribles, dans les lettres des missionnaires allemands,* résidant parmi eux, lettres qui furent publiées le 18 octobre dans le journal hollandais "*de Nieuwe Rotterdamsche Courant*."†

Nous choisissons d'abord dans ces lettres le passage suivant :

" La dernière nouvelle est la suivante : 4,000 Syriens et 100 Arméniens sont morts rien que de maladie, dans les missions, pendant les cinq derniers mois. Tous les villages du voisinage, à part deux ou trois exceptions, ont été pillés et brûlés ; 20,000 chrétiens ont été massacrés dans Ourmia et les environs. Beaucoup d'églises ont été détruites et brûlées, et aussi beaucoup de maisons dans la ville. . . . "

* Membres de la " Deutsche Orient-Mission.

† Le "*Courant*" est le principal journal hollandais, et il n'est nullement porté à appeler l'attention du public sur des faits désagréables aux Allemands ou à leurs alliés ; car c'est un des rares journaux hollandais qui ont reçu de l'administration allemande le privilège de se vendre en Belgique.

Et voici une description prise à une autre lettre :—

“A Haftewan et à Salmast 850 cadavres décapités ont été retirés rien que des puits et des citernes. Pourquoi ? *Parce que l'officier qui commandait avait mis à prix la tête de tous les chrétiens.* Rien que dans Haftewan plus de 500 femmes et jeunes filles ont été livrées aux mains des Kurdes à Sandjbulak ; on peut imaginer le sort de ces malheureuses créatures. Dans Diliman des foules de chrétiens ont été jetés en prison et obligés d'embrasser la foi de l'Islam. Les hommes ont été circoncis. Gülpardjin, le plus riche village de la province d'Ourmia, a été rasé. Les hommes ont été tués, les femmes et les jeunes filles les plus belles ont été enlevées. Les mêmes scènes se sont reproduites, dans Babaru. Des centaines de femmes ont sauté au plus profond de la rivière, en voyant le nombre de leurs sœurs qui étaient violées en plein jour au milieu de la route, par les bandes de brigands. Les choses se sont passés de même à Miandoab, dans le district de Souldous.”

Les atrocités sur une terre étrangère sont assez terribles, mais elles paraissent insignifiantes en comparaison de celles que les Turcs ont perpétrées plus récemment dans leur propre empire. Quand ils ont repris l'offensive, au mois de juillet dernier, ils se sont mis à exterminer les paysans arméniens dans les localités qui se trouvaient juste derrière leurs lignes, aussi bien que dans le pays qu'ils traversaient dans leur marche en avant.

La première nouvelle du massacre est parvenue aux bureaux de la "*Novoye Vryemya*" de Petrograd, le 22 juillet.

"Les atrocités turques dans les environs de Bitlis sont indescriptibles. Après avoir massacré toute la population mâle de ce district, les Turcs ont réuni 9,000 femmes et enfants des villages environnants, et les ont poussés devant eux vers Bitlis. Deux jours plus tard, ils les ont fait marcher sur les bords du Tigre, les ont fusillés, et ont jeté les 9,000 cadavres dans la rivière.

"Sur l'Euphrate, les Turcs ont massacré plus de 1,000 Arméniens, puis ont jeté leurs cadavres dans la rivière. En même temps, quatre bataillons ont reçu l'ordre de marcher sur la vallée de Moush, pour en finir avec les 12,000 Arméniens qui habitaient cette vallée. Suivant les derniers renseignements, le massacre a déjà commencé. Les Arméniens résistent, mais faute de cartouches, ils seront tous exterminés par les Turcs. Tous les Arméniens de la région de Diyarbekir ont été également massacrés."

A Moush, en tout cas, cette terrible nouvelle n'a pas tardé pas à être confirmée. Le 20 août, le journal "*Horizon*" de Tiflis rapporte que :—

"Les Turcs ont massacré toute la population mâle de la plaine de Moush. 5,000 personnes seulement ont réussi à s'échapper et à s'abriter dans Sassoun, où les Arméniens insurgés résistent encore."

Et cependant tous ces récits un peu vagues n'étaient pas aussi terribles que la narration détaillée qui parvint aux États-Unis un mois plus tard, et qui fut publiée le 4 septembre, par le journal arménien "*Gotchnag*" de New York :—

“ Une nouvelle incroyable nous arrive au sujet des massacres de Bitlis. Dans un seul village, 1,000 Arméniens, hommes, femmes et enfants, ont été entassés dans une maison en bois, et les Turcs y ont mis le feu. Dans un grand village des environs, 36 personnes seulement ont échappé au massacre. Dans un autre village les Turcs ont attaché ensemble les hommes et les femmes par groupes de douze, et les ont jeté dans le lac de Van. Un jeune Arménien de Bitlis, qui appartenait à l'armée, et qui, après avoir été désarmé et employé au travail des routes, a réussi à s'échapper et à atteindre Van, raconte que l'ex-vali de Van, Djevat Bey, a fait massacrer à Bitlis tous les mâles depuis l'âge de 15 ans jusqu'à l'âge de quarante. Il a fait déporter leurs familles dans la direction de Sert, mais il a gardé pour lui les plus jolies filles. *Bitlis est maintenant rempli de dizaines de milliers de mouhadjirs turcs et kurdes.*”

Voici maintenant une lettre adressée à Lord Bryce par un correspondant à Tiflis, et datée du 6 novembre, 1915 ; elle décrit tout le massacre depuis le commencement jusqu'à la fin, suivant le récit qu'en a fait Rouben, le seul chef survivant des Arméniens.

“ Au moment où je vous écris, il est presque certain que pendant les mois de juin et de juillet les Turcs ont presque entièrement massacré les 150,000 Arméniens environ de Bitlis, de Moush et de Sassoun.

“ Le récit détaillé des atrocités qui ont accompagné ces massacres sera lu un jour dans toute son horreur par l'univers et paraîtra alors la page la plus affreuse de toute l'histoire, les Turcs même n'en ayant jamais commis d'aussi épouvantables. Une courte description de ces cruautés m'a été donnée par Rouben, l'un des chefs arméniens de Sassoun, qui a pu réussir miraculeusement à franchir les lignes turques, après de longues marches à travers la campagne de Moush et du lac Van, et qui est ici depuis quelques jours. Aussitôt que les Turcs eurent déclaré la guerre aux Puissances alliées, ils commencèrent des négociations avec les chefs arméniens de Moush et de Sassoun, dans le but d'obtenir leur coopération à la défense commune. Les représentants turcs toutefois posèrent de telles conditions pour servir de base à l'accord qu'on projetait qu'elles ne parurent pas sérieuses aux Arméniens. Jusqu'au mois de janvier les choses avaient marché assez bien, et les Arméniens avaient reçu l'ordre de leurs chefs d'obéir aux demandes légitimes que leur faisaient les autorités. Lorsque les négociations échouèrent, les Turcs prirent des mesures plus sévères à l'égard des Arméniens. Ils avaient déjà réquisitionné de la façon la plus impitoyable tous les produits sur lesquels ils pouvaient mettre la main, et ils demandèrent alors à ce que les paysans rendissent leurs armes. Les Arméniens

répondirent qu'ils ne pouvaient rendre leurs armes, tant que les Kurdes seraient armés jusqu'aux dents et auraient la permission de se promener ainsi. Vers la fin de janvier, un gendarme turc provoqua une querelle dans le grand village arménien de Tzeronk, à quelque 30 kilomètres à l'ouest de Moush : 70 personnes environ furent tuées et le village fut détruit. Bientôt après les gendarmes firent naître une autre querelle à Koms, village sur les bords de l'Euphrate, où les Turcs voulaient établir la corvée pour obtenir le transport gratuit des munitions de guerre et de bouche. Comme un groupe d'hommes qu'on avait employé précédemment à la même tâche n'était jamais revenu, les paysans devinrent soupçonneux et refusèrent d'obéir. Les esprits se surexcitèrent, et les Turcs voulurent arrêter un nommé Goriun, Arménien de la plus grande bravoure, qui s'était vengé de Mehmed Emin, brigand turc, qui avait déshonoré son foyer dans le passé. Tous ces conflits avaient un caractère local et furent réglés d'une façon ou d'une autre par des négociations entre les autorités et les chefs du parti Dashnakzontian. Cependant les irréguliers kurdes et les bandes musulmanes qui venaient de rentrer de la bataille de Kilitch Geduk où elles avaient reçu une sanglante leçon de la part des Russes, commencèrent à harceler les Arméniens dans tout le pays, et à mettre leur patience à l'épreuve. Les Arméniens protestèrent, et les autorités essayèrent de prouver que les griefs n'existaient pas, et donnèrent mille assurances d'amitié aux Arméniens qui naturellement ne s'y firent pas.

“Vers la fin de mai, Djevat Bey, le gouverneur militaire fut chassé de Van, et la ville fut prise par Arméniens indigènes et par les forces russo-arméniennes. Les Arméniens indigènes toutefois n'avaient pris les armes qu'après le meurtre de leurs chefs par Djevat Bey. (*Voir le chapitre V.*) Djevat Bey s'enfuit vers le sud, et, traversant Bohtan, entra dans Sairt avec 8,000 soldats environ qu'il appela les bataillons de ‘bouchers’ (Kassab Tabouri). Il massacra la plupart des chrétiens de Sairt, mais l'on ne possède aucun détail sur cet événement. Les renseignements toutefois, qui viennent des meilleures sources, racontent qu'il fit brûler par ses soldats sur la place publique l'évêque arménien Eghishe Vartabed, et l'évêque chaldéen Addai Sher. Puis Djevat Bey, suivi de la petite armée de Khalil Bey, marcha sur Bitlis vers le milieu de juin. Avant son arrivée, les Arméniens et les Kurdes de Bitlis étaient convenus de se protéger mutuellement en cas de danger. Mais Djevat Bey avait son propre plan pour exterminer les Arméniens. Il leur demanda d'abord une rançon de 5,000 livres turques, et puis il fit pendre Hoxhigian et une vingtaine d'autres chefs arméniens, dont la plupart soignaient les blessés dans les ambulances. Le 25 juin, les Turcs entourèrent la ville de Bitlis et coupèrent les communications avec les villages arméniens voisins; puis la plupart des hommes vigoureux furent enlevés à leurs foyers et à leurs femmes par des visites domiciliaires. Pendant les jours qui suivirent, tous les hommes qui avaient été arrêtés furent fusillés en dehors de la ville et ensevelis dans de profondes tranchées que les

victimes avaient creusées elles-mêmes. La canaille se partagea les jeunes femmes et les enfants, et l'on chassa vers le sud tout le reste de la population de Bitlis, les 'bouches inutiles,' et on les noya, dit-on, dans le Tigre. Les soldats réguliers se débarrassèrent facilement de tous ceux qui essayèrent de résister; si braves qu'ils fussent, les Arméniens, après avoir tiré leurs dernières cartouches, s'empoisonnèrent avec toute leur famille, ou se tuèrent chez eux afin de ne pas tomber dans les mains des Turcs. . . .

"C'est ainsi, de cette façon très courtoise, que les Turcs se défirent des 15,000 Arméniens environ de Bitlis.

"Mais longtemps avant la perpétration de ces atrocités à Bitlis, les Turcs et les Kurdes de Diyarbekir, suivis des tribus les plus sanguinaires de Bekran et de Belek, avaient massacré tous les Arméniens de Slivan, de Bisherig, et de la vaste plaine s'étendant de Diyarbekir jusqu'au pied des montagnes de Sassoun. Plusieurs milliers de réfugiés avaient pu s'échapper et entrer dans Sassoun, comme dans le seul hâvre de grâce, au milieu d'une mer d'horreurs. Ils racontèrent aux habitants de Sassoun et de Moush les atrocités dont ils avaient été les victimes. La ligne de conduite que devaient adopter les Arméniens leur apparut alors fort claire. Les Turcs avaient résolu de les exterminer; les Arméniens devaient donc tirer le meilleur parti d'une situation désespérée par tous les moyens qui étaient à leur disposition. Rouben me dit qu'ils n'avaient aucune nouvelle de la guerre sur le front du Caucase, et que les Turcs répandaient de fausses

nouvelles pour tromper les Arméniens. La paix générale fut maintenue dans la province de Bitlis jusqu'au commencement de juin ; alors la crise arriva. Les habitants des villages voisins de Bulanik et de Moush avaient déjà été massacrés au mois de mai. Sassoun fut alors attaqué de deux côtés à la fois. Les tribus kurdes de Belek, de Bekran, et de Shego, le fameux Sheikh de Zilan et beaucoup d'autres furent armés par le gouvernement et reçurent l'ordre de cerner Sassoun. Les 15,000 Arméniens de ces montagnes, renforcés de 15,000 autres venant de Moush et de Diyarbekir, repoussèrent de nombreux assauts terribles dans lesquels les Kurdes perdirent de nombreux hommes et beaucoup d'armes ; là-dessus le gouvernement commença des négociations avec les chefs arméniens par l'entremise de l'évêque de Moush, et leur offrit une amnistie générale, s'ils déposaient les armes et contribuaient à la défense de la patrie commune. Et pour prouver la sincérité de leurs sentiments, les autorités déclarèrent que les massacres de Slivan, de Bulonik, etc., étaient dus à un malentendu déplorable. L'oppression cessa presque partout, et un ordre parfait régna dans Moush pendant environ trois semaines au mois de juin. On surveillait étroitement, toutefois, les mouvements des Arméniens, et l'on empêchait toute concentration de leur part. Pendant la dernière semaine du mois de juin, un certain Kiazim Bey arriva d'Erzeroum, avec au moins dix mille hommes et de l'artillerie de montagne pour renforcer la garnison de Moush. Le lendemain de son arrivée, il plaça de fortes patrouilles sur les collines qui dominaient la ville de Moush, et

coupa ainsi toutes les communications entre Moush et Sassoun. Des bandes kurdes de 'fedais' et de gendarmes reçurent l'ordre d'empêcher tout rapport entre différents villages et la ville de Moush, de façon à ce que personne ne sût ce qui se passait dans le voisinage.

"Au début du mois de juillet, les autorités demandèrent aux Arméniens de leur remettre leurs armes, et une grande somme d'argent. Les notables de la ville et les chefs des villages furent soumis aux tortures les plus révoltantes. On leur arracha les ongles des pieds et des mains, on leur brisa les dents, et dans plusieurs cas on leur coupa le nez, et on fit périr ces malheureux dans les supplices les plus lents et les plus effrayants. Les femmes des victimes qui vinrent à leur secours furent violées en public devant les yeux mêmes de leurs maris mutilés. Les gémissements et les cris des mourants remplissaient l'air, mais ne parvinrent jamais à toucher le cœur de la bête ottomane. On se servit du même procédé pour désarmer les grands villages arméniens de Khas Kegg, de Franknorshen et d'autres encore, et à la moindre résistance l'on massacrait les hommes et les femmes de la façon que nous venons de décrire. Le 10 juillet, de grandes masses de troupes, suivies de bandes de criminels qu'on avait relâchés, commencèrent à s'emparer des hommes vigoureux de tous les villages. Dans les 100 villages de la plaine de Moush, la plupart des villageois prirent les armes qu'ils possédaient, et offrirent une résistance désespérée dans différentes positions qui leur étaient favorables. Suivant l'ordre

naturel des choses, les villages ne tardèrent pas à manquer de cartouches, et alors fut perpétré ce qui est peut-être l'un des plus grands crimes de toute l'histoire. Ceux qui n'avaient pas d'armes, et n'avaient rien fait contre les autorités, furent tués de sang froid à coups de baïonnettes dans les différents camps où on les avait parqués.

“ Dans la ville de Moush elle-même, les Arméniens sous la conduite de Gotoyan et d'autres, se retranchèrent dans les églises et les maisons bâties en pierre, et combattirent pendant quatre jours pour défendre leur vie. L'artillerie turque, dirigée par des officiers allemands, ne tarda pas à détruire toutes les positions des Arméniens. Tous les Arméniens, les chefs aussi bien que les hommes, furent tués en combattant ; et lorsque le silence de la mort régna sur les ruines des églises et le reste, la canaille musulmane se précipita sur les femmes et les enfants, les chassa de la ville, les parqua dans de grands camps qui avaient déjà été préparés pour les paysannes et leur enfants. Les scènes épouvantables qui se passèrent alors peuvent paraître incroyables ; et cependant les rapports ont été confirmés et sont hors de doute.

“ Le moyen le plus rapide, dont on se servit pour se débarrasser des femmes et des enfants dans ces camps de concentration, fut de les brûler. On mit le feu à de grands hangars en bois, à Alijou, à Megrakom, à Khas Kegh et dans d'autres villages arméniens, et ces malheureuses femmes et ces enfants inoffensifs furent brûlés vifs. Beaucoup de femmes devinrent folles et jetèrent au loin leurs enfants ; d'autres

s'agenouillèrent et prièrent parmi les flammes qui brûlaient leur corps ; d'autres crièrent et implorèrent des secours qui ne pouvaient venir de nulle part. Et les bourreaux, qui semblent n'avoir jamais été émus un seul instant par cette sauvagerie insensée, prenaient les enfants par une jambe, et les jetaient dans le feu, en criant aux mères qui brûlaient déjà : 'Voici vos lions !' Des prisonniers turcs, qui avaient été témoins de quelques-unes de ces scènes, étaient glacés d'horreur et comme affolés à la pensée d'un tel spectacle. L'odeur de la chair humaine grillée, dit-on, emplit l'air pendant de nombreux jours.

" Il est impossible de dire combien d'Arméniens, sur la population de 60,000 âmes (de la plaine de Moush) vivent maintenant ; le seul fait que l'on puisse rappeler ici, c'est que de temps en temps des survivants s'échappent, traversent les montagnes et atteignent les lignes russes, pour ajouter de nouveaux détails à la description de ce crime sans pareil qui fut perpétré à Moush au mois de juillet."

La tragédie des Arméniens dans la zone militaire fut d'une autre nature que la tragédie qui eut lieu dans les villes d'Anatolie. La cruauté fut dans son œuvre de destruction beaucoup plus franchement barbare, et ne rappelle en rien l'ingéniosité diabolique des déportations. Et cependant là où Enver tuait par milliers les Arméniens, Djévat les tuait par dizaines de milliers, car il ne visait à rien moins qu'à la destruction totale de la population arménienne dans le berceau de sa race.

Toutefois il ne réussit pas complètement. Les Russes, en se retirant, se défendirent pied à pied, et permirent ainsi à une certaine partie des combattants d'évacuer à temps leurs foyers menacés. Pendant cette marche à travers les montagnes, les réfugiés, poussés par la panique, souffrirent atrocement, et il y a des incidents qui rappellent les tortures de leurs frères poussés comme un troupeau à travers d'autres montagnes de l'Anatolie, et envoyés à des centaines de kilomètres, sous les coups de fouet des gendarmes tures. "Sur la route," écrit un des missionnaires allemands à Azerbaijan, "je trouvai quatre petits enfants. La mère était assise sur le sol, le dos appuyé contre un mur. Les enfants aux yeux agrandis par la faim, coururent vers moi, en tendant la main et en criant "du pain ! du pain !" Lorsque je m'approchai de la mère, je vis qu'elle se mourait"

Et voici maintenant une description de toute la scène, de la plume d'un résident de Transcaucasie, qui, étant allé au village frontière d'Igdir pour organiser la réception des réfugiés, a assisté à leur navrante procession."

"Je me demande s'il est possible de contempler une scène plus déchirante que la suivante. Des centaines d'êtres humains se meurent de faim, de soif et de fatigue, et les moyens que nous avons de les

soulager sont bien maigres. Ici il n'y a pas la moindre possibilité d'acheter du pain. Le premier contingent des réfugiés a déjà atteint ce village. A cause de la congestion des routes, la masse humaine a dû être divisée en deux courants : 100,000 environ ont traversé la plaine d'Abagha, tandis que leurs derrières étaient protégés par l'armée russe sous les ordres du général N, et les régiments arméniens sous les ordres d'Andranig et de Dero ; 50,000 autres Arméniens, de la ville de Van ont été dirigés en Perse même, tandis que leurs derrières étaient défendus par les régiments à cheval de Keri et d'Hamazasp. De sanglants combats d'arrière-garde ont été livrés pour arrêter les Turcs et les Kurdes qui se hâtent d'avancer pour 'couper la ligne de retraite des Arméniens."

Sans doute le spectacle est aussi terrible que celui que d'autres témoins contemplaient à Alep, ou au passage du Mourad Sou ; mais quelle différence entre les deux scènes ! les exilés affaiblis par les fatigues et venant des villes d'Anatolie et de Cilicie étaient poussés en avant par des ennemis impitoyables vers une lente agonie ; les paysans de Van trébuchaient à chaque pas, mais ils se rendaient vers une nouvelle vie, vers une place de sûreté ; ils étaient raffermis par la connaissance que les soldats d'une nation amie luttaient et mouraient, pour protéger leur fuite. Et cependant ils avaient encore beaucoup de souffrances à endurer avant

d'atteindre le lieu de leur destination, vers la première semaine du mois d'août, 1915.

“Toutes les mesures qu'il était humainement possible de prendre pour accueillir cette foule grouillante d'êtres humains avaient été prises à Etchmiadzin, mais l'on ne s'attendait pas à une telle tâche.

Le comité de “l'Aide fraternel,” sous la présidence du Katholikos, et le corps médical étaient largement représentés ; tandis que le Bureau national de Tiflis, et que les comités arméniens de Moscou, de Bakou et d'autres endroits, aussi bien que différentes sociétés et unions, avaient envoyé des hommes et des femmes pour cette œuvre de secours. Toutes ces personnes se mirent à soigner les réfugiés malades et épuisés, les enfants sans mères, et cependant, malgré tout cet aide fraternel donné par les Arméniens russes, il est impossible de subvenir à tous les besoins. Le choléra, la dysenterie, les fièvres n'ont pas tardé à se montrer sous une forme virulente, et d'un autre côté le manque des commodités de la vie au Caucase et les difficultés locales ont restreint les mesures de secours.”

Le tableau est navrant sans doute, mais ce n'est pas le même tableau que celui de “Deir el Zor,” et les âmes charitables espèrent arriver à subvenir aux besoins.

“ 20,000 enfants orphelins environ ont déjà trouvé un foyer ; l'on a ouvert des hôpitaux improvisés dans de nombreuses localités ; l'on a adopté des mesures hygiéniques pour faire disparaître les épidémies qui avaient fait monter la mortalité jusqu'au chiffre de 200 personnes par jour au début de septembre. Des montagnes de farine, de sucre, de thé, de drogues, de vêtements et d'autres articles de première nécessité ont été offertes par les Arméniens dans toute la Russie. Le professeur Kishkin, plénipotentiaire de la Fédération des Zemstvos russes, qui a été envoyé à Etchmiadzin pour faire une enquête sur la condition des réfugiés, décrit la situation comme lamentable, et a demandé £50,000 pour les besoins immédiats de ces infortunés.”*

Et cependant, à un autre point de vue, cette insuffisance de secours jette une lueur d'espérance sur le tableau, car elle n'a eu lieu que parce que la foule des fugitifs a été si considérable. Il n'y a pas eu moins de 250,000 Arméniens venant de Turquie à traverser la frontière russe, c'est une foule considérable auprès de la petite bande de 5,000 personnes qui ont été transportés à Port-Saïd. Ces 250,000 personnes aujourd'hui sans ressources, mourant de faim, et atteints par la maladie, sont la seule espérance de la race arménienne. Si l'on

* Pris au numéro de septembre du Journal “*Ararat*” de Londres.

peut les sauver, l'Arménie aura survécu à la hideuse tentative du Turc expirant qui voulait la faire disparaître à jamais de la liste des nations.

CHAPITRE VII.

MARTYROLOGE.

Deux cent cinquante mille Arméniens ont pu échapper. Mais combien ont péri ? Les “ Jeunes Turcs ” et leurs avocats en Allemagne et ailleurs baseront probablement leur plaidoyer sur le nombre de ces évasions, car il n’y a pas d’autre moyen de défense qu’ils puissent adopter. Devant les dépositions dont nous avons donné quelques spécimens dans ces pages, ils ne pourront avoir l’audace de nier que le crime ait été commis. Mais ils déclareront qu’il n’a été perpétré que d’une façon exceptionnelle et sur une échelle relativement petite.

Cela serait un mensonge aussi honteux que s’ils essayaient carrément de le nier. Les chiffres sont naturellement très difficiles à obtenir, car un criminel regimbe toujours, quand il se sait surveillé, et étant donné le tempérament sanguinaire des Turcs, les témoins ont dû faire leurs remarques à la dérobée, de façon à ne pas indiquer aux meurtriers qu’ils prenaient note de leurs actions. Et cependant les quelques chiffres que nous possédons parlent assez éloquemment.

D'abord nous savons que les groupes des Arméniens déportés étaient en moyenne de 2,000 à 5,000 âmes : nous savons cela par les nombreux témoins oculaires qui les ont vus passer. Et beaucoup de villes ont fourni plus d'un groupe ; un témoin dans le rapport de la Commission des Etats-Unis nous dit, par exemple, que le troisième convoi venu d'une certaine ville comprenait de 4,000 à 5,000 personnes. Lorsque nous nous rappelons qu'il y a plus de 50 villes ou villages, *que nous connaissons de nom*, dont les Arméniens ont été chassés, nous pouvons nous faire une idée générale du nombre total des personnes condamnées à la déportation dans toute l'étendue de l'Anatolie, de la Cilicie, et de l'Arménie proprement dite.

Voici maintenant quelques chiffres compilés le 20 juin, par un témoin en Cilicie.

“ La persécution a commencé il y a six semaines environ par la déportation de 180 familles de Zeitoun ; et depuis cette époque tous les habitants de cet endroit et des villages voisins ont été déportés ; aussi beaucoup des chrétiens de l'Albistan, et beaucoup d'Hadjin, de Sis, de KarsPazar, de Hassan Beyli et de Dört Yöl. Le nombre de ces malheureux se monte approximativement, jusqu'à ce jour, à 26,500. Sur ce nombre, 5,000 environ ont été envoyés dans la région de Konieh ; 5,500 sont à Alep et dans les villes et les villages environnants, et le reste se trouve à Deir el Zor, Rakka, et autres

endroits de Mésopotamie, y compris même le voisinage de Bagdad. Les déportations se poursuivent toujours, et personne ne peut dire pendant combien de temps elles continueront. D'après les ordres qui ont été donnés, le nombre de ces malheureux dans cette région montera à 32,000, or jusqu'ici il n'y a eu aucun Arménien d'exilé d'Aintab, et très peu de Marash et d'Ourfa."* (A.C.R.)

Tels sont les chiffres pour une partie relativement petite de tout le pays où se font toutes ces déportations, et ils ne concernent que les six premières semaines de cette persécution qui n'a jamais cessé, et continue de sévir en ce moment même.

Et voici d'autres statistiques ultérieures qui confirment les précédentes. Elles donnent le nombre d'Arméniens déportés de seize villes et villages de Cilicie, (partie seulement du district inclus dans la sorte d'expertise du 20 juin citée plus haut), ayant passé par l'un des camps de concentration jusqu'au 30 juillet, 1915, inclusivement.

Le nombre total des familles était de 2,165.

Le nombre total des individus était de 13,255.

Le nombre de ces individus qui furent envoyés dans des endroits plus éloignés était de 3,270.
(A.C.R.)

* Les Arméniens d'Ourfa (ceux qui ont échappé au massacre) ont été déportés plus tard. Voir page 80.

Ainsi 13,255 individus, venant de 16 endroits seulement passèrent par un seul camp de concentration ; et nous n'avons aucune note sur les autres déportés des mêmes localités, qui furent poussés vers le désert par des routes différentes et échappèrent ainsi à l'observation de ce témoin en particulier. De plus ces chiffres sont loin d'être les chiffres définitifs. Le témoin lui-même ajoute un post-scriptum pour dire que 2,100 autres personnes en plus sont encore arrivées, depuis qu'il a dressé sa liste, et les déportations, comme nous l'avons dit, se continuent toujours.

Les chiffres peuvent montrer le nombre de ces infortunés qui se mirent en route ; mais combien d'entre eux atteignirent leur destination ? Nous avons des chiffres également à ce sujet dans une lettre datée du 16 août, 1915, et écrite de l'intérieur de l'Anatolie :

“C'est en secret, et profitant d'une occasion, que je me hâte de vous dépeindre l'agonie des survivants de la terrible crise par laquelle nous passons en ce moment Une enquête a prouvé que sur mille personnes qui sont parties, 400 à peine ont atteint l'endroit d'où je vous écris. Sur les 600 qui ont disparu, 380 hommes et garçons au-dessus de l'âge de 11 ans et 85 femmes ont été massacrés ou noyés en dehors des murs de la ville par les gendarmes qui les conduisaient ; 120 jeunes

femmes et jeunes filles et 40 garçons ont été enlevés ; aussi parmi tous ces malheureux déportés ne voit-on pas un seul joli visage. Parmi les survivants 60 pour cent sont malades ; ils vont être envoyés bientôt dans une autre localité fixée d'avance où une mort certaine les attend ; il est impossible de décrire la cruauté des traitements qu'ils ont subis ; ils voyagent depuis trois, quatre, ou cinq mois ; ils ont été pillés deux, trois, cinq, sept fois ; on leur a même enlevé leurs vêtements de dessous ; on est si loin de leur donner de la nourriture qu'on leur défend même de boire de l'eau, quand ils passent près d'un cours d'eau ; les trois-quarts des jeunes femmes et des jeunes filles ont été enlevées ; les autres ont dû passer la nuit avec les gendarmes qui les conduisent. Des centaines sont mortes de ces attentats, et les survivantes parlent de raffinements de cruauté si dégoûtants que l'on ne peut supporter de les entendre raconter."

C'est toujours le même crime hideux dans tous ses détails, et à côté la froide statistique vient augmenter l'horreur de ces atrocités ! L'écrivain remarque que "ce n'est pas une hyperbole que de dire qu'il n'y a pas un seul Arménien de reste en Arménie, et que bientôt il n'y en aura pas non plus en Cilicie." Tous ont été déportés, et 60 pour cent. de ces malheureux ont péri avant d'arriver au but de leur voyage. Une autre statistique confirme absolument ces chiffres. Nous savons que près de 1,000 personnes ont été déportées d'un certain endroit sur

le Kara Sou, et voici une analyse de leurs "expériences"

"D'un seul village 212 personnes sont parties, et sur ce nombre 128 (60 pour cent.) ont atteint Alep sains et saufs. 56 hommes et 11 femmes ont été tués en route, 3 filles et 9 garçons ont été vendus ou enlevés, et 5 personnes ont disparu.

"Du même endroit une autre bande de 696 personnes a été déportée. 321 personnes (46 pour cent.) sont parvenues à Alep ; 206 hommes et 57 femmes ont été tués en route ; 70 jeunes filles et jeunes femmes et 19 garçons ont été vendus, 23 ont disparu.

"D'un autre village 128 personnes ont été déportées ; 32 personnes (25 pour cent.) ont atteint Alep saines et sauvées. 24 hommes et 12 femmes ont été tués en route. 29 jeunes filles et jeunes femmes et 13 garçons ont été vendus, et 18 ont disparu."

Ce document porte la date du 19 juillet, 1915, et est signé du nom du directeur d'un collège, citoyen d'un pays neutre, et qui est en état de connaître tous les faits.

Tels sont les témoignages concordants de deux différentes personnes ; et quiconque lit leur récit, ou tout autre récit où nous avons pris les extraits cités plus haut, ne peut s'empêcher de conclure que le pourcentage des survivants a dû être extrêmement bas. Quel que soit le chiffre exact dans chaque

cas, il est certain qu'une très petite partie des survivants atteignit Sultanieh ou Deir el Zor. L'énorme majorité dut périr en route. Et cependant nous savons de très bonne source, par une déposition du rapport de la Commission des États-Unis que le consul allemand à Alep,—et à coup sûr ce monsieur ne peut être coupable d'exagération—a déclaré que le nombre des Arméniens arrivés dans cette ville se montait au moins à celui de 30,000. Malheureusement l'on ne nous dit pas la date à laquelle ce chiffre a été pris ; mais même si c'était là le dernier chiffre pour la date la plus récente qu'il nous soit possible d'avoir, on verrait par là que le massacre a eu lieu sur une telle échelle que même un consul allemand, endurci pourtant par les statistiques de la Belgique, ne pouvait la considérer comme peu importante ou peu étendue.

Mais même si les statistiques étaient encore plus nombreuses et encore plus éloquentes, elles ne parviendraient pas à nous faire saisir la réalité de la tragédie qui vient d'avoir lieu. Une nation vient d'être exterminée ! Il est facile de dire cela du bout des lèvres, mais il est plus difficile d'entendre ce que cela veut dire, car cela échappe absolument à notre expérience. Peut-être que rien ne nous le fera mieux comprendre que les notes que nous avons sur le sort terrible qu'a

éprouvé chacun des membres d'une petite communauté d'Arméniens sensibles et raffinés. Ils étaient les membres d'une maison d'éducation d'une certaine ville d'Anatolie, dotée et dirigée par une société de missionnaires étrangers ; et le résumé suivant est extrait d'une lettre écrite par le président du collège, après que le coup eut été frappé.

“ Je vais essayer de bannir de mon esprit pour un moment le sentiment intense et personnel de la douleur que j'éprouve à avoir perdu des centaines de mes amis ici, d'en chasser aussi cet autre sentiment d'impuissance à n'avoir pu empêcher l'horrible tragédie, ni même à n'avoir pu adoucir ses horreurs, et je vais m'efforcer de vous donner froidement et d'une façon concise quelques-uns des faits de ces derniers mois, tels qu'ils se rapportent au collège. Je le fais avec l'espoir que la connaissance de ces faits concrets vous amènera à faire quelque chose pour la poignée de personnes qui nous sont restées et qui dépendent de nous.

“(i.) *Le Collège lui-même*.—Les deux-tiers à peu près des filles et les six-septièmes à peu près des garçons nous ont été enlevés pour être envoyés en exil, à la mort, ou dans des familles musulmanes.

“(ii.) *Professeurs*.—Quatre ont péri, trois restent encore, ainsi qu'il suit :

“ Le professeur A., a enseigné dans le collège pendant 35 ans. Professeur de turc et d'histoire. Sans compter les avanies précédentes, il a été arrêté

le premier mai, sans prétexte : on lui a arraché les cheveux, la moustache et la barbe pour lui faire faire des aveux. Mais en vain. On ne lui a rien donné à manger et on l'a pendu par les bras pendant un jour et une nuit, et on l'a terriblement battu plusieurs fois. Enfin vers le 20 juin on l'a conduit vers Diyar-bekir, et il a été tué dans le massacre général qui a eu lieu sur la route.

“ Le professeur B., a enseigné dans le collège pendant 33 ans, a étudié à Ann Arbor. Professeur de mathématiques, a été arrêté vers le 5 juin, et a subi le même sort que le professeur A., sur la route.

“ Le professeur C., emmené pour assister à la bastonnade d'un homme qui est mort presque sous les coups, a perdu la raison. Est parti en exil avec sa famille vers le 5 juillet sous bonne escorte, et a été massacré sur la route, au-delà de la première grande ville. (Principal de l'école préparatoire, a étudié à Princeton.) A enseigné dans le collège pendant 20 ans.

“ Le professeur D. a enseigné dans le collège pendant 16 ans, a étudié à Edinburgh, professeur de philosophie et de morale. Arrêté avec le professeur A., a souffert les mêmes tortures, a eu aussi les ongles arrachés à ses doigts, a été tué dans le même massacre.

“ Le professeur E., a enseigné dans le collège pendant 25 ans, arrêté le premier mai, n'a pas été torturé, mais est tombé malade en prison. A été envoyé à l'hôpital de la Croix-Rouge, et après avoir acheté ses gardiens, est maintenant libre, à ———.

“ Le professeur F. a enseigné dans le collège pendant plus de 15 ans, a étudié à Stuttgart et à Berlin, professeur de musique, a échappé à l'arrestation et à la torture, et jusqu'ici à l'exil et à la mort, parce qu'il est en faveur auprès du Kaim-makam à cause de services personnels rendus.

“ Le professeur G., a enseigné dans le collège pendant environ 15 ans, a étudié à Cornell et à Yale (États-Unis d'Amérique), professeur de biologie, arrêté vers le 5 juillet, battu sur les mains, le corps et la tête, à coups de bâton par le Kaim-makam lui-même qui, une fois qu'il s'est senti fatigué, a appelé à son aide tous ceux qui aimaient la religion et la nation pour continuer la bastonnade : après avoir perdu connaissance pendant un certain temps et jeté dans un cabinet obscur, il a été conduit à l'Hôpital de la Croix-Rouge, ayant le doigt brisé et de graves contusions. Il est maintenant libre, à ———.

“(iii.) *Instructeurs* :

“ 4 ont été tués sur la route, dit-on, dans différents massacres ; ils avaient enseigné en moyenne pendant environ 8 ans. Trois autres, dont on n'a pas entendu parler, ont probablement été tués sur la route : ils avaient enseigné en moyenne au collège pendant 4 ans.

“ Deux sont malades à l'hôpital des Missionnaires.

“ Un est à ———.

“ Un autre fait de l'ébénisterie pour le Kaim-makam ; il est libre.

“ Un autre est propriétaire d'une maison occupée par le Kaim-makam ; il est libre.

“ (iv.) *Instructrices* :

“ L'une a été tuée, dit-on, à Chunkoosh, elle avait enseigné au collège pendant plus de vingt ans.

“ Une autre serait enfermée dans un harem.

“ L'on n'a pas entendu parler de trois autres.

“ Quatre sont parties en exil.

“ Dix sont libres.

“ Nous pouvons dire que les trois-quarts du peuple arménien sont partis, et ces trois-quarts comprennent les principaux représentants de toutes les professions, marchands, professions libérales, prédicateurs, évêques, et fonctionnaires du gouvernement

“ J'en ai assez dit. Nos cœurs se soulèvent à la vue de tant de souffrances, et à la nouvelle de tant d'horreurs. L'extermination de la race arménienne semble être le but qu'on poursuit, et les moyens qu'on emploie sont plus diaboliques que ceux qu'on aurait trouvés ici. Les ordres viennent du quartier-général, et tout sursis doit venir de la même source”

Il y avait dans toutes les grandes villes d'Anatolie des collèges comme celui-ci, avec un bon corps de professeurs et un grand nombre d'élèves. L'atmosphère qui y régnait était tout aussi littéraire, raffinée, civilisée que l'atmosphère de nos écoles et de nos collèges d'Europe. Leur influence bien-faisante était l'un des facteurs les plus civilisateurs.

de l'empire ottoman, et cette influence a été systématiquement détruite, brutalement déracinée par la dispersion aveugle et le massacre des élèves et des professeurs.

La fleur de la nation a péri avec la foule innombrable des victimes ordinaires ; et les chefs de l'église arménienne ont attiré sur eux la colère malicieuse des persécuteurs par leurs efforts courageux en faveur de leurs ouailles. Le 22 septembre, le journal "*Armenia*" de Marseilles a reproduit du "*Hayasdan*" de Sofia la liste suivante des victimes ecclésiastiques jusqu' à cette date :

• Le métropolitain de Diyarbekir, Tchilghadian — brûlé tout vif.

L'évêque d'Ismid, Hovagimian, emprisonné. Le supérieur du séminaire d'Armacha, emprisonné.*

Les métropolitains de Brousse et de Kaisariyeh, arrêtés.

Le métropolitain de Sivas, Kalemkiarian, assassiné.

Le métropolitain de Tokas, Kasbarian, emprisonné.

Le métropolitain de Shabin-Karahissar, Torikian, pendu.

Le métropolitain de Samsoun, Hamazasb, emprisonné.

* La lettre à l'ecclésiastique arménien vivant dans un pays neutre déclare qu'il a été déporté avec son clergé et ses séminaristes.

Le métropolitain de Trébizonde, Tourian, arrêté.*

Le métropolitain de Kemakh, Humayak, emprisonné.

Le métropolitain de Kharpout, Khorenian, assassiné.†

Le métropolitain de Tchar-Sandjak, Nalbandian, pendu.

Les métropolitains d'Alep et de Bitlis, emprisonnés.

Le métropolitain d'Erzeroum, l'évêque Saadetian, assassiné."

"D'une autre source, dit l' "*Armenia*," nous apprenons que le métropolitain de Baibourt, l'Archimandrite Anania Hazarabedian, a été pendu avec huit notables arméniens."‡

C'est là une liste étonnante, et cependant elle s'accorde entièrement avec le programme du gouvernement ottoman. L'église arménienne a été le boulevard de la race arménienne, et l'on a décidé d'exterminer cette race. Talaat Bey savait parfaitement ce qu'il disait, et les "Jeunes Turcs" ont ajouté une touche sardonique au tableau, pour bien montrer l'achèvement de leur

* Le "*Gotchnag*" l'a déclaré dans son numéro du 4 septembre.

† Confirmé par la lettre à l'ecclésiastique arménien résidant dans un pays neutre.

‡ Confirmé par la lettre à l'ecclésiastique arménien.

tâche, en faisant massacrer les deux représentants arméniens dans leur "Parlement ottoman" dont on a tant parlé. La lettre à l'ecclésiastique arménien, etc, nous informe que "M. M. Zohrab et Vartkes, les députés arméniens, qui étaient en route pour Diyarbekir pour être jugés par le conseil de guerre, ont été tués l'autre jour près d'Alep, avant d'atteindre leur destination." Abdul-Hamid sourirait de nouveau, s'il apprenait cette nouvelle.

CHAPITRE VIII.

ATTITUDE DE L'ALLEMAGNE.

“ Les ordres viennent du quartier-général, ” écrit un des témoins cité dans le dernier chapitre, “ et tout sursis doit venir de la même source. ” Mais où est ce “ quartier-général ? ” Car il est d’une importance essentielle de pénétrer jusque là, si le reste des Arméniens, qu’on fait mourir à petit feu à Sultanieh et à Deir el Zor, peuvent encore échapper à leur malheureux sort. Nous avons pu faire retomber le crime sur Enver et sa bande à Constantinople, mais ils ne sont pas les seuls à être responsables. En participant à la guerre, la Turquie s’est mise à l’école de l’Allemagne, et a abandonné sa liberté d’action dans les mains de cette dernière. Quelle est l’attitude de ce patron de la Turquie au sujet de ce massacre systématique de la race arménienne ? Et quelles mesures ont été prises à cet égard par le corps des fonctionnaires allemands dans l’empire ottoman ?

“ Suivant le témoignage des réfugiés venus de Syrie, plusieurs consuls allemands ont dirigé ou encouragé les massacres des Arméniens. Il faut accorder une mention toute spéciale à Herr Rossler,

consul d'Allemagne à Alep,* qui est allé à Aintab pour diriger le massacre en personne, et au fameux Baron Oppenheim, qui le premier a eu l'idée de déporter à Ourfa les femmes et les enfants sujets des Puissances alliées, bien qu'il sût naturellement que ces malheureuses gens ne pourraient s'empêcher de voir se perpétrer les atrocités commises par les troupes, dans les rues mêmes de la ville, littéralement inondées de sang."

C'est là une rumeur bien grave, mais on ne peut l'accepter comme preuve concluante. Elle est simplement contenue dans un télégramme du Caire publié vers la fin de septembre dans la presse parisienne. Nous trouvons toutefois la même accusation dans le "*Gotchnag*" de New York, en date du 4 septembre :—

"Un correspondant étranger rapporte que les gouverneurs provinciaux qui apportent une certaine mollesse à exécuter l'ordre de déporter les Arméniens se voient sermonnés par les fonctionnaires allemands. Ces derniers prennent part à l'exécution des déportations et en aggravent encore la rigueur. Le correspondant déclare, en se basant sur de telles preuves, que ce plan d'exterminer les Arméniens a été conçu par les Allemands, et qu'il a été mis à exécution sur leur avis."

* L'individu qui a imaginé le complot contre la malheureuse ville de Zeitoun.

Tout le monde peut comprendre que ces témoignages n'ont pas la même valeur que ceux sur lesquels nous avons basé notre récit des massacres. La participation active des fonctionnaires allemands n'est pas suffisamment prouvée ; et même si d'autres dépositions venaient établir sans l'ombre d'un doute, la culpabilité d'Herr Rossler et du Baron Oppenheim, nous n'aurions pas encore le droit d'accepter comme véridique la supposition du correspondant du "Gotchnag" au sujet de la complicité générale de tous les fonctionnaires allemands en Anatolie. Il est, somme toute, peu vraisemblable que les autorités allemandes aient eu les premières l'idée des massacres. Les Turcs n'ont pas besoin de tentateurs. Mais c'est là tout ce qu'on peut dire pour disculper les Allemands, et, si des louanges sournoises sont vraiment des critiques, ils sont condamnés à jamais. Car il est clair que quel que soit l'auteur de ces atrocités, les Allemands n'ont jamais fait la moindre démarche pour les arrêter, quand d'un seul mot ils auraient pu le faire au début. Ce n'est pas une exagération que de parler ainsi, car il est évident qu'en prenant part à la guerre la Turquie s'était mise entièrement entre les mains de l'Allemagne. Elle dépend de l'Allemagne pour les munitions de guerre et les chefs militaires, elle compte sur elle afin de pouvoir se défendre à présent et résister à

l'avenir, si l'Allemagne réussit à remporter la victoire. Le gouvernement allemand n'avait qu'à mettre son veto ; et les autorités centrales à Berlin auraient pu s'assurer par leurs agents se trouvant sur les lieux mêmes que les Turcs obéissaient à leurs ordres. Car depuis 1895, l'Allemagne n'a cessé d'étendre le réseau de son service consulaire dans toutes les provinces asiati-ques de l'empire ottoman. *Dans chaque centre administratif, dans tous ces vilayets où les massacres et les déportations ont eu lieu—en Anatolie, en Cilicie, et dans l'Arménie proprement dite—il y a un consul allemand ;* et le prestige de ces consuls est considérable. Ils sont les agents d'une puissance amie, de la seule Puissance qui offre à la Turquie son amitié, en n'y attachant aucune condition morale ; et une amie, qui est, de plus, la protectrice et l'alliée puissante de la Turquie, la conquérante invincible, aux yeux du Turc à l'imagination docile, d'un monde hostile ligué contre les deux Empires. Il est impossible de douter que ces consuls allemands n'aient pu sauver la nation arménienne, s'ils avaient fait des démarches ; il est impossible de supposer que le gouvernement allemand ne sut pas de bonne heure ce qui se passait. Les consuls ne firent rien, et nous savons la raison pourquoi. Ils avaient reçu l'ordre du "quartier général" de rester les bras croisés.

“ En juillet dernier, le gouvernement des États-Unis invita le gouvernement allemand à coopérer avec lui pour s'efforcer de mettre un terme aux atrocités qui ont causé la destruction complète et systématique de la moitié au moins du million et quart d'Arméniens qui vivent sous le gouvernement turc

L'Allemagne n'a jamais envoyé de réponse à cette invitation de coopérer à cette œuvre.”

Le “ *New York Herald* ” a publié cette déclaration le 6 octobre, 1915. L'on n'en a pas encore contesté la vérité ; et l'attitude identique qu'ont adoptée les fonctionnaires allemands de tout grade manifeste sans le moindre doute la politique systématique du gouvernement allemand.* Si les consuls allemands sur les lieux mêmes ont montré

* L'on ne doit pas naturellement considérer que cette politique exprime les sentiments de la nation allemande prise dans son ensemble. Le témoignage d'une sœur de la Miséricorde allemande et de missionnaires allemands prouve qu'ils ont été frappés d'horreur par les atrocités tout autant que les missionnaires américains. De même tous les Allemands sensibles à la pitié et vivant en Allemagne seraient épouvantés s'ils connaissaient la vérité toute nue, mais il n'est guère probable que le gouvernement allemand leur permette de la connaître. Le gouvernement réussit à cacher à la nation la vérité au sujet des massacres de 1895-6, lorsque sa presse si bien muselée annonça que les atrocités arméniennes avaient été inventées par les Anglais dans un de leurs buts égoïstes.

une apathie si criminelle, c'est que leur chef à Constantinople leur avait fait le mot.

“ L'Ambassadeur des États-Unis à Constantinople, après avoir demandé en vain au gouvernement turc d'arrêter les massacres, s'adressa alors à l'ambassadeur d'Allemagne ; mais Herr Wangenheim déclara qu'il ne pouvait pas intervenir dans les affaires intérieures de la Turquie.”

C'est là une citation prise à la lettre citée plus haut, et datée d'Athènes, du 8 juillet, 1915. Ce n'est là qu'un bruit sans doute, et Herr Wangenheim* aurait pu le contredire, s'il avait voulu le faire ; mais il n'aurait pas trouvé que cela en valait la peine, étant donnée la déclaration qu'avait hasardée son collègue beaucoup plus en vue, l'ambassadeur d'Allemagne à Washington. Le premier mouvement du Comte Bernstorff fut de nier catégoriquement les massacres. “ Les prétendues atrocités commises dans l'empire ottoman semblent être de pures inventions,” déclara-t-il. L'Arménie est plus éloignée que la Belgique, et ce qui s'y passe peut facilement se voiler dans la pénombre de la distance. Mais dans ce cas la vérité n'a pu être cachée, et a forcé le Comte Bernstorff à changer ses batteries. Après en avoir référé à ses chefs en Europe, il a

* Il est mort depuis.

“soumis au gouvernement des États-Unis un rapport du consul général allemand à Trébizonde admettant et défendant le massacre des Arméniens, parce que les Arméniens trahissaient le gouvernement ottoman et aidaient et favorisaient en secret la Russie.”

Il n’y a pas le moindre doute au sujet de ces démarches de l’Ambassadeur allemand à Washington. Elles ont accaparé l’attention de la nation près de laquelle le Comte Bernstoff est accrédité et ont fait couler des flots d’encre dans toute la presse des États-Unis.*

Il y a de plus un certain discours du Chancelier impérial lui-même. Au bout de la première année de la guerre et du quatrième mois des atrocités arméniennes, il fit devant le Reichstag l’examen de la situation, et saisit l’occasion de féliciter ses compatriotes “d’avoir régénéré si merveilleusement la Turquie.” Pouvait-il endosser de façon plus complète la “solution” qu’avait trouvée Enver?

Et maintenant que nous avons appris à connaître l’attitude des “cercles officiels” de l’Allemagne, nous allons laisser parler quelques Allemands eux-mêmes et nous dire leur opinion dans la presse.

* La citation du *New York Herald* est prise au hasard à plusieurs douzaines d’articles de fond écrits dans le même sens et parus dans de nombreux journaux.

“ L’Arménien,” écrit la “ *Frankfurter Zeitung* ” du 9 octobre, “ possède, par la supériorité de son intelligence et de son habileté commerciale, un avantage constant, dans les affaires, les fermes des impôts, la banque et la ‘ commission,’ sur le Turc d’esprit lourd ; et ainsi il accumule sans cesse de l’argent, tandis que le Turc s’appauvrit. C’est pourquoi l’Arménien est l’homme le plus haï qui soit en Orient, et assez justement dans de nombreux cas, bien qu’il soit injuste de faire une généralisation. On peut facilement comprendre que la populace illetrée en Anatolie, ayant à sa tête des fonctionnaires à moitié instruits, des imans fanatiques et des chauvinistes fougueux soit victime d’une telle généralisation, et massacre les innocents aussi bien que les coupables

“ L’on doit se rendre un compte exact des difficultés que doit surmonter le gouvernement ottoman dans la question arménienne. Il faut penser au manque de voies de communication en Anatolie, au manque complet de toute initiative des petits fonctionnaires et à la furie de la populace

“ Mais malgré toutes ces difficultés le gouvernement turc *doit* prendre en main les rênes du pouvoir L’opinion publique en Allemagne est fermement convaincue que le gouvernement allié, après avoir montré au monde d’une façon si magnifique sa force extérieure, donnera maintenant la preuve de sa force intérieure.”

La *Frankfurter Zeitung* est un journal aux idées libérales, et nous lui rendons la justice qui lui

est due pour de tels sentiments et de tels avertissements. Mais quiconque a lu ces pages verra que, soit volontairement ou non, la Gazette s'est fait une peinture tout-à-fait erronée de la situation. "Le manque d'initiative des petits fonctionnaires," ce serait là une excuse raisonnable, si le massacre venait d'une explosion de fanatisme de la part de la populace* ; mais un tel motif est une épée à deux tranchants, si le crime a été organisée par les autorités supérieures. De plus les voies de communication en Anatolie sont-elles si mauvaises que cela ? Les mouhadjirs turcs ont pu assez bien s'en servir. Et même si les routes et les chemins de fer sont rares, les télégraphes ne manquent pas. Chaque grande ville est en communication directe par le télégraphe avec Constantinople. C'est grâce à ces fils télégraphiques qu'Enver et Talaat envoyèrent leurs ordres péremptoires à leurs fonctionnaires automates ; et Herr Wangenheim (si von Jagow le lui avait commandé) aurait adressé autant de contre-ordres télégraphiques à ses énergiques consuls allemands ; on n'a

* Ce n'est pas la faute de l'Allemagne, s'il n'y a pas eu d'explosion générale de cette sorte, car ses professeurs ont prêché à tort et à travers la Pan-Islâmie Jihad (guerre Sainte) avec toutes les conséquences qu'amène la haine et la passion.

jamais douté de leur esprit d'initiative dans leur propre sphère, (quoi qu'on puisse penser de leurs confrères turcs).

Si la *Frankfurter Zeitung* représente l'opinion publique en Allemagne, il est clair que la nation allemande ignore les faits. Et cependant il y a des publicistes, en tout cas, qui sont mieux informés.

“ Si la Porte croit nécessaire d'écraser par tous les moyens possibles les insurrections arméniennes ou d'autres mouvements, de façon à les empêcher de se répéter, dans ce cas il n'y a ni ‘meurtre’ ni ‘atrocité,’ il y a simplement des mesures justifiables et nécessaires.”

Ainsi écrit le Comte Ernst von Reventlow dans la *Deutscher Tageszeitung*, et il a formulé contre sa propre patrie une accusation de complicité que nous aurions hésité nous-même à lancer contre elle.

“ L'Allemagne ne peut intervenir dans les affaires intérieures de son alliée.” C'est ainsi que l'ambassadeur d'Allemagne à Constantinople formula la conclusion à laquelle il était arrivé. Mais nous, nous ne pouvons pas nous arrêter en si beau chemin. La complicité de l'Allemagne n'a-t-elle vraiment pour motif que le souci désintéressé de ne pas blesser les susceptibilités de son partenaire

turc ? “ L’Arménien,” comme le dit notre citation de la *Frankfurter Zeitung*, “ est l’homme, le plus haï qui soit en Orient à cause de la supériorité de son intelligence supérieure et de son habileté commerciale.”

Eh bien ! maintenant qu’on a fait disparaître l’Arménien, avec tous ses talents, voici la conséquence, telle que l’expose un témoin du Rapport de la Commission des États-Unis :

“ Les résultats des massacres sont les suivants : comme 90 pour cent. du commerce de l’intérieur étaient dans les mains des Arméniens, le pays est à la veille de la ruine. La plus grande partie des affaires se faisant à crédit, des centaines de commerçants importants, et qui ne sont pas Arméniens, vont faire banqueroute. Dans les villes qui ont été évacuées il n’y aura plus de tanneur, de mouleur, de forgeron, de tailleur, de charpentier, de potier, de tisserand, de cordonnier, de bijoutier, de pharmacien, de docteur, d’avocat, ni aucun autre homme appartenant aux professions libérales, ni de commerçants, à part de rares exceptions, et le pays va être laissé dans une situation pitoyable.” (A. C. R.)

Qui profite de cet état de choses ? Ce n’est certainement pas le Turc, si satisfaite que soit maintenant sa jalousie. Les Arméniens, comme nous n’avons cessé de le répéter, étaient le seul élément indigène dans l’Empire ottoman qui eût reçu une éducation européenne et possédât un

caractère européen. Seuls, ils étaient capables, par “ la supériorité de leur intelligence et de leur habileté commerciale ” de régénérer l'Empire à l'intérieur même, et d'en faire un État moderne organisé et civilisé. Et maintenant cette possibilité a disparu, et le pays est “ laissé dans une situation pitoyable. ” Qui en profite, ce n'est pas l'Arménien, et ce n'est pas le Turc. Les Arméniens, si on les avait épargnés, étaient destinés à occuper “ une place au soleil ” très enviable, qui eût profité et à eux-mêmes et à leurs voisins ottomans. Les *Allemands* vont-ils être leurs héritiers et leurs exécuteurs testamentaires ? ; est-ce là la “ régénération de la Turquie, ” à laquelle le Chancelier Impérial a fait allusion d'une façon si paradoxale au mois d'août, 1915 ?

Tout cela nous amène à une question vers laquelle nous nous sommes acheminés graduellement, sans avoir même la possibilité de l'éviter. Mais nous nous hâtons d'ajouter que cette question n'a pas encore reçu de réponse définitive. Même maintenant, à la onzième heure, l'Allemagne peut nous faire une réponse que nous accueillerons d'autant mieux que notre espérance est plus faible : elle n'a qu'à tendre la main pour sauver les Arméniens qui restent du sort de la majorité qui a été massacrée.

Mais quoi que l'Allemagne fasse, elle doit agir promptement, non pas seulement afin d'arracher à la mort les dernières victimes, mais parce que la conscience de l'humanité n'admet plus de délai, et fait entendre sa voix dans tous les pays.

“ Cette scène honteuse et terrible de l'histoire moderne qui se déroule dans l'Arménie lointaine n'est qu'une répétition, qu'une autre page de l'histoire principale, de ce grand récit qui doit contenir l'envahissement de la Belgique par l'Allemagne, il y a quatorze mois. Ce fut là la ligne directrice, ce fut là le signal que comprirent le Turc et le Kurde. . . .

“ Aujourd'hui ce n'est ni avec surprise ni d'un air incrédule que le monde contemple cette terrible tragédie qui a lieu dans les régions éloignées de l'Asie-Mineure. . . .

“ Le crime de l'Allemagne envers l'univers n'est pas seulement la violation de la loi écrite qu'elle a commise. Ce n'est là qu'un détail peu important. Ce que l'Allemagne a fait a été de nous replonger, nous qui vivons au vingtième siècle, dans la condition des âges les plus sombres de l'histoire.”*

**Telle est l'accusation que nous portons.
Puisse l'Allemagne cesser de la
mériter !**

* Voir la “ *Tribune* ” de New York du 8 octobre, 1915.

APPENDICE.

Depuis l'apparition des pages qui précèdent, Lord Bryce a reçu de la Commission d'enquête des États-Unis, entre autres documents, la déposition signée qui suit. Elle vient d'un professeur chrétien, enseignant dans un collège d'une ville de la Turquie d'Asie. Ce monsieur a enseigné dans ce collège pendant plus de quinze ans : dernièrement il en était le professeur d'histoire. Ayant échappé au massacre, il a pu parvenir en Amérique au début de cet automne, et il a écrit en exil le récit de ses souffrances que l'on va lire.

Il est essentiel de taire tous les noms, ceux du témoin lui-même et de sa ville, aussi bien que ceux de ses compagnons de souffrances dans la même ville, ainsi que nous l'avons fait dans les autres cas. Nous représentons donc les noms ici par des lettres de l'alphabet, et nous devons demander au lecteur de nous croire sur parole, lorsque nous disons que, partout où une lettre apparaît dans notre version, le nom véritable de l'endroit ou de la personne se trouve dans l'original.

Voici maintenant le récit du professeur, tel qu'il est, (sauf pour les changements dont nous venons de parler) :

“ Sous le nom de transportation pour raisons politiques, les ‘jeunes Turcs’ ont adopté une politique

d'extermination méthodique et habilement conduite. A partir du mois d'avril, ils ont emprisonné les chefs et beaucoup des principaux habitants de la ville. Afin de les faire parler, ils leur ont fait subir toute sorte de tortures, comme on n'en voit que dans les histoires du moyen-âge et de l'Inquisition. J'ai vu des gens, incapables de marcher, porter sur des ânes chez le docteur (*le témoin donne le nom du docteur*), pour faire soigner les blessures et les plaies que leur avaient infligées la torture et la bastonnade. A., jeune homme très vigoureux, employé du collège, fut si battu qu'il ne put marcher pendant des semaines. Je l'ai vu poussant des gémissements dans son lit.

“ J'ai appris, de la bouche des professeurs B. et C., aussi bien que de celle de beaucoup d'autres personnes, et de nos élèves, etc., dans quelle terrible condition se trouvaient ceux qu'on avait emprisonnés dans un souterrain sous la caserne de la ville. Les gens y étaient littéralement entassés, et étouffaient faute d'air. Heureusement, on ne les y gardait que peu de temps. Mais, malheureusement, on les en faisait sortir par petits groupes et on les massacrait, à trois ou quatre heures de marche de la ville. Les Turcs avouèrent franchement cette tuerie à beaucoup de Grecs. J'ai appris l'histoire d'un gendarme grec qui fut obligé de prendre part aux massacres. On se servait de haches pour les tuer. Les condamnés étaient dépouillés de tous leurs vêtements, excepté de ceux de dessous, et conduits au bord d'un énorme fossé ; ils devaient alors s'agenouiller, les mains liées derrière le dos, et ils étaient tués à coups de hache sur le crâne : un témoin oculaire a décrit ainsi leur exécution à M. D., le représentant de l'évêque grec de la

ville. Les prêtres arméniens furent massacrés avec le reste ; l'un d'eux, E., fut tué dans l'attitude de la prière, avec son fils à ses côtés.

“ On emmena les femmes, les enfants et les vieillards dans des charrettes traînées par des bœufs. Le spectacle était tragique. Des femmes appartenant à de bonnes familles étaient habillées comme des paysannes, conduites sur des charrettes traînées par des bœufs, et escortées par des conducteurs turcs et des gendarmes à l'air sauvage et féroce. Sur une charrette, je vis la vieille mère, la femme, la sœur, et la petite fille âgée de deux ans de M. F., l'un de nos professeurs ; lorsqu'elles passèrent devant notre porte, elles nous dirent adieu ; et la vieille mère, levant les bras au ciel, nous dit : ‘ Priez pour nous,’ puis continua sa route. La petite fille souriait. Sur une charrette il y avait une femme sur le point d'accoucher. Miss G., une infirmière de l'hôpital, la vit, tandis qu'elle passait sous escorte devant l'hôpital ; elle pria le gendarme de la laisser à l'hôpital jusqu'après ses couches. Le gendarme le permit. Elle accoucha quelques jours après. D'autres, toutefois, ne furent pas aussi heureuses, et furent entraînées sans pitié.

“ Je quittai la ville au début du mois d'août, accompagné de M. le pasteur H., de sa femme et de sa nièce, de M. J. de notre collège, de sa femme, de sa mère et de sa fille, et de Mrs. K. une anglaise ainsi que de ses quatre filles. Le premier groupe voyageait avec la permission officielle du gouvernement de la ville. Les deux derniers groupes avaient une permission spéciale du ministre de la guerre, Enver Pasha. M. J. s'était fait naturaliser américain.

“ A deux journées de marche de la ville de Z., près du village de X., nous fûmes arrêtés par un gendarme. Il y avait près de lui plusieurs hommes, avec des haches à la main. Il nous demanda s’il y avait des Arméniens parmi nous. Tous les Arméniens, dit-il, devaient retourner ; les Grecs pouvaient continuer. J’essayai de raisonner avec lui et je tâchai de lui faire comprendre que les voyageurs avaient la permission spéciale d’Enver Pasha. Il répondit ‘qu’il ne savait pas lire, et qu’il n’avait qu’à exécuter les ordres qu’il avait reçus.’ Quelques minutes après, 56 cavaliers armés arrivèrent. L’un d’eux pouvait lire. Ils répétèrent le même ordre : ‘Tous les Arméniens doivent rebrousser chemin.’ ”

“ Tous les arabadjis (charretiers), tous Turcs, intercédèrent de leur mieux auprès des cavaliers. ‘Ce sont là des Grecs, dirent-ils, et non pas des Arméniens. Ils avaient déjà “fini” les Arméniens dans la ville d’où ils venaient.’ ‘Il n’y avait qu’une seule famille arménienne dans le groupe, et elle avait la permission d’Enver Pasha.’ On présenta le document au chef, (le témoin donne le nom et le rang du chef). Il le lut à haute voix. Puis je lui parlai, en lui disant que je venais de Z., et que j’avais un intime ami dans le service militaire à Z. Je le décrivis et je donnai son nom au chef. Il se trouva par hasard qu’il connaissait mon ami, et l’avait en haute estime. En apprenant cela, il se mit à rire, me serra la main et me pria de faire ses compliments à mon ami, et ajouta : ‘Excusez-nous, ce gendarme s’est trompé en vous arrêtant. Continuez votre route.’ Tous les voyageurs continuèrent donc leur route. ”

L'on nous dit plus tard que ce chef était un voleur de grand chemin très connu, et que toute la bande se composait de *chittis*, ou bandits, armés par l'ordre du gouvernement et lâchés pour massacrer les Arméniens. Pendant cette scène d'anxiété, M. H. et M. J. étaient dans des transes mortelles et couverts d'une sueur froide. Mrs. K. tremblait de tout son corps.

“ Dans une voiture, il y avaient le fils et la fille de M. A., le pasteur d'une ville sur le littoral.

“ Le jour même où nous atteignîmes Z, un vendredi, on était en train d'arrêter les Arméniens de cette ville. On enleva à nos compagnons leurs papiers, et leurs ‘laissez-passer’ et on ne les leur rendit pas. La police leur dit qu'elle avait pris des renseignements à Constantinople à leur sujet et qu'elle attendait des ordres. M. J. et M. H. rendirent visite au *mudir*, (chef de la police) de Z, et ils le virent, mais sans aucun résultat. Il posa à J. des questions sur sa naturalisation : ‘Comment était-il possible à quelqu'un né en Turquie de devenir sujet américain ?’ Trois jours après notre arrivée, on vint prendre H. et J. pendant la nuit à l'hôtel, et on les emmena avec d'autres Arméniens, les principaux de la ville de Z, dans des voitures,—les mains liées derrière le dos. On leur fit prendre la route du Sud-Est. On avait loué des voitures pour un trajet de quatre heures, pour aller jusqu'à un lac qui est à quatre heures de la ville. Le cocher qui y conduisit nos amis, et qui était un homme de notre ville et avait amené Mrs. K. de cette ville, me dit : ‘Ces hommes ont été tués chemin faisant’ : on ne lui

permet pas de voir la boucherie, mais les gendarmes le lui dirent. Il était convaincu que tous ceux qui avaient été ainsi envoyés avaient été massacrés.

“Des paysans dirent à mon ami dans le service militaire de Z—— qu’il y avait des endroits près de leurs villages, près de la scène de notre incident avec les *chittis*, qui étaient tout *souillés de sang*.

“Les cochers dirent qu’ils étaient dégoûtés d’avoir vu de tels spectacles. Un Albanais à Z. se vantait dans le café de cette ville d’avoir tué 50 Arméniens.

“Les gares sur la lignes de Z. à Nicomédie étaient pleines d’Arméniens, hommes, femmes et enfants chassés de leurs foyers, et attendant l’occasion de monter dans un train. On les transportait dans des trains de marchandises, entassés comme des moutons. Spectacle terrible et à fendre le cœur.

“Personne, semble-t-il, n’avait la permission de leur parler. Près de Nicomédie, dans l’un des trucks je vis M., de notre ville, employé à l’école W. Je me risquai à l’appeler par son nom, lorsque notre train passa devant lui, mais je ne réussis pas à attirer son attention. Aussitôt le Turc qui se trouvait près de moi me demanda si j’étais un Arménien. Il n’y avait pas d’Arménien dans notre train.

“Des soldats turcs venant de Kaisariyeh et des villages voisins, lorsque je me rendais à Z., et me trouvais dans le village d’Y., me dirent que tous les villages de la région étaient vides, et que tous les

hommes y avaient été tués. Je leur demandai ce qu'étaient devenues les femmes. ' Dieu seul le sait,' répondirent-ils.

" Je vis une voiture, (araba), chargée de bêches et de pelles, etc., devant le commissariat général de Z. ; elle était couverte, mais on pouvait distinguer ce qu'il y avait à l'intérieur. Alors un gendarme s'en alla à cheval. Pendant le chargement de la voiture, l'on ne permit pas aux gens d'y assister. Comme je passais à ce moment, et que je hasardai un regard de ce côté, je fus violemment bousculé par le commissaire de police.

" Le Kaimakam et le commandant des gendarmes dans notre ville me dirent à plusieurs reprises qu'ils n'étaient que des instruments, qu'ils devaient exécuter les ordres qu'ils recevaient. Aucun Arménien ne devait rester en ville ; les vieux et les jeunes, les aveugles et les boiteux, tous devaient partir, sans exception.

" Le Vali de — fut cassé pour avoir refusé d'exécuter ces ordres. Un nouveau Vali, jeune homme sans expérience, fut envoyé à sa place, et il exécuta les ordres de la façon la plus sévère et la plus brutale.

" Les Arméniens, appartenant à la religion catholique, comprenant 3,000 familles, furent tous déportés.

" Mrs. H., Mrs. J. et Mrs. K. étaient encore à Z., vivant dans l'église protestante, lorsque je quittai Z., le 26 août. Elles essayèrent de voir le Vali, mais n'obtinrent pas la permission, et on ne leur rendit

jamais leurs papiers ni leur 'laissez-passer.' Mrs. K. pria longuement ma femme de prendre avec nous au moins l'une de ses filles. Beaucoup d'autres personnes nous adressèrent la même prière. Mais il nous fut impossible de faire la moindre chose. Nous étions nous-mêmes suspects et pouvions être exposés aux persécutions, et il est étonnant que nous ayions pu échapper. Notre évasion est due à la grâce de Dieu, et aux bons soins de l'ambassade et du consulat des États-Unis à Constantinople."

(Suit la signature.)